

« Dessiner, c'est observer, ressentir, comprendre. C'est un acte lent, qui demande patience mais qui parfois éclaire un détail, un geste, une lumière. » /page 10

JOURNAL DES BAINS

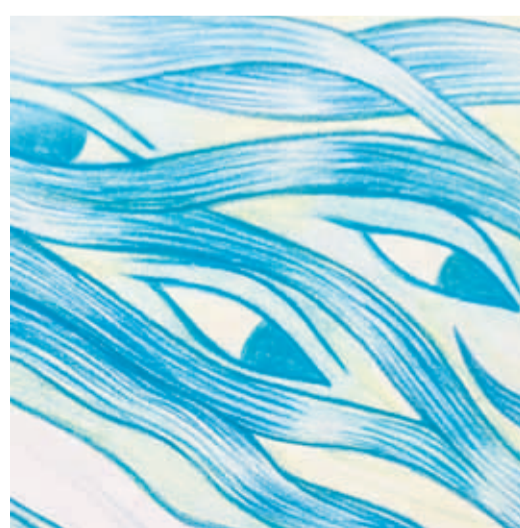
Le journal de l'AUBP

Association d'usagères-ers-x des Bains des Pâquis www.aubp.ch

numéro 33 - été 2025



Épicure
et les papillons
/page 5



La relativité
de l'amour
/page 9



Carte blanche à
Michel Roggo
/pages 30-31



D'une saison à l'autre
/pages 34-35

ÉDITO

D'amour
et d'eau
fraîche

De combien d'expressions la langue française dispose-t-elle pour qualifier le sentiment amoureux? Pléthore en vérité. Trop pour les citer toutes ici.

Nous nous contenterons donc pour l'heure seulement de celle qui a motivé ce 33^e numéro du *Journal des Bains*. Là aussi, une longue histoire d'amour qui perdure depuis plus de quinze ans entre toutes les personnes qui élaborent cette publication. Mais bien évidemment, nous ne nous nourrissons pas uniquement d'amour et d'eau fraîche. Nos rares querelles dissipées, nous sommes plus affamés que des ogres et partageons avec plaisir nourritures terrestres et intellectuelles.

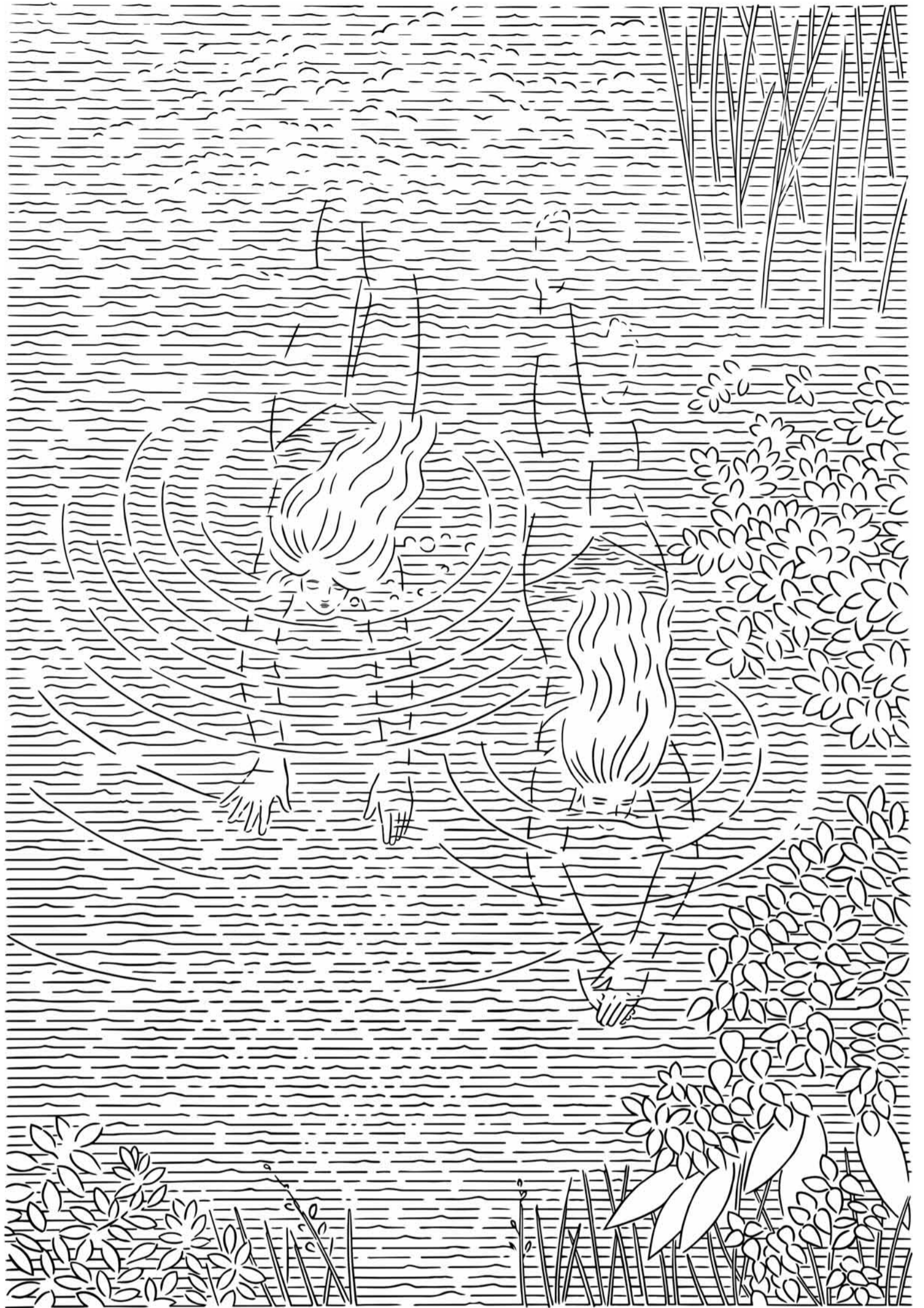
La question nous est donc venue naturellement. Quelle est l'origine de cette expression? Serait-ce donc vrai que lors des prémices d'un sentiment amoureux l'appétit nous quitte, nous laissant l'estomac plus vide que celui d'un mendiant? Car oui, quand on aime trop aveuglément, ne devient-on pas esclave de cette pagaille intérieure, toujours en train de vouloir offrir notre âme et nos tripes, à l'affût de la moindre attention à donner? Ne quémande-t-on pas en retour des signes d'affection, comme si des preuves d'amour étaient l'amour? Fragile instant sur la corde du funambule qui menace de rompre à chaque instant.

Pour d'autres, l'amour ouvre heureusement l'appétit. Une faim vorace de chairs et une soif insatiable de libations dans les cratères emplis du nectar des dieux de l'Olympe. Mieux vaut sans doute en effet avoir faim. D'amour, de l'autre, de mondes à venir plutôt que se contenter d'un simple verre d'eau, fût-elle fraîche, au risque qu'elle finisse par croupir.

Mais peut-être faut-il y voir une interprétation toute différente, et entendre dans cette proposition que le commun des mortels, sans fortune, a également droit à cet état de grâce. Nul besoin d'un palais et de ses ors, pas même d'un toit, pour plonger à cor et à cri dans le grand fleuve de l'amour. Nul besoin de tables chargées de fastes et de victuailles pour aimer tout simplement, d'un amour sincère et durable.

Allez savoir! Il serait plus simple d'avoir seulement des papillons dans le ventre, presque aussi légers que l'air, mais bien plus nourrissants.

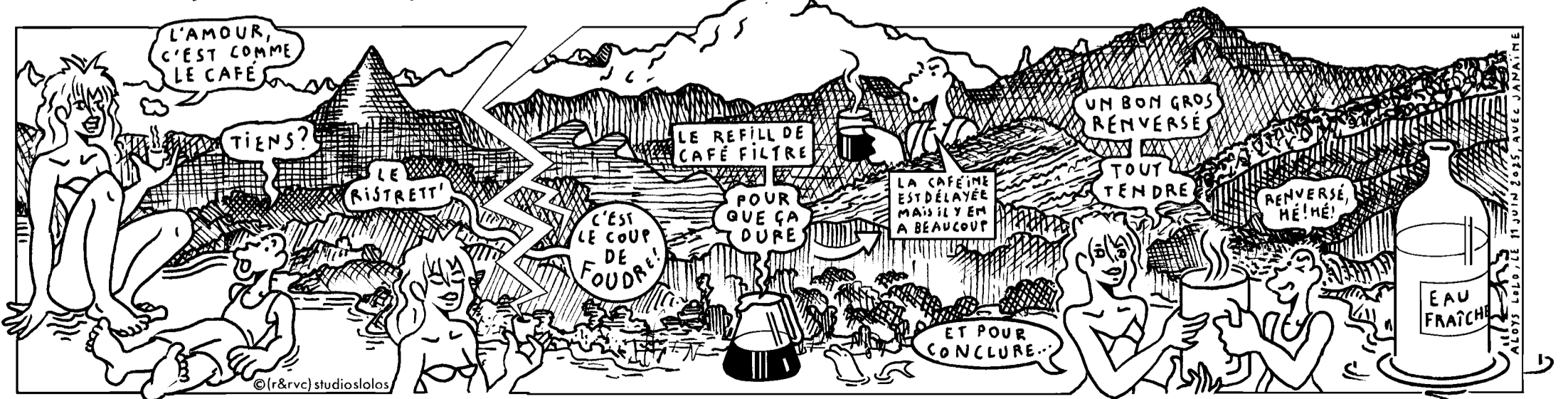
La rédaction



FIONA MICHELET

Page une : dessin de AMBROISE HÉRITIER

LA FILLE, LE JEUNE, LE CAFE'



Philosophie de plongeoir

JOSEPH INCARDONA

Au cœur de l'été.

C'était elle qui faisait battre le mien.

Une fin d'après-midi sans rien faire du mois de juillet 1985. Une journée parmi d'autres dans une vie sauf que c'était la Sainte-Anne, que le thermomètre affichait 34° et que je la guettais.

Je n'étais pas un chasseur ni rien. J'étais un petit homme en devenir avec un corps encombrant, ne sachant que faire de tout ce qui le traversait. À 16 ans et dans ma tête il n'y avait de place que pour l'absolu ; mais un absolu passant par le sel de la vie, Dieu merci ; celle qu'on peut toucher et goûter, l'index sur la langue et grimacer.

Dans cette géographie particulière et minérale de la jetée des Bains, je me posais habituellement à l'extrémité du deuxième ponton. Ce jour-là, j'avais dû attendre longtemps avant qu'une brèche me permette d'y dérouler ma serviette ; mes pieds ont bousculé l'intérieur d'un genou un peu gras, mes doigts frôlé des orteils orphelins de leurs tongs. On ne s'étonne même plus de tant de promiscuité, on esquisse un sourire entendu, voici la grande fraternité de la Crème Solaire. Sous ma paume et le tissu de coton bleu de mon linge, la chaleur réfractée du béton m'a fait frissonner. On trouve de la poésie partout, même quand on ne voudrait pas. Un millier de corps en sueur avaient la même obsession : libérer la peau pour l'offrir au soleil.

Le bruit miniature des vaguelettes s'échouant sur la plage de galets, cacophonie des voix, écho sourd des moteurs de hors-bords provenant du large ; l'ensemble des sons que produit l'excès d'humanité dans un espace restreint. Ce n'est pas le bord de mer et pourtant, certains jours, ça y ressemble. La presqu'île est ballottée par le clapotis des vagues : *Voyez se réunir là, la foule des badauds de la mer ! s'émerveillerait Melville, des milliers d'hommes figés dans des songes océaniques.*

Mes songes à moi étaient plus modestes d'un point de vue géographique et littéraire, absolument démesurés pour l'adolescent que j'étais. Dans mon walkman, Brian Ferry chantait « Slave to love », et j'étais amoureux d'une sirène. Je ne l'ai pas cherchée tout de suite du regard, non. Je savais qu'elle était sur le premier ponton, j'avais aperçu sa longue chevelure rousse dans la foule chamarrée. Depuis le début de l'été, j'avais eu le loisir de mémoriser son profil grec, ses petits seins dénudés, ses jambes longues et minces, peau dorée sur bikini blanc. Et si vous dites que j'objectivais son corps, alors là, alors là, vous avez bien raison et en même temps, c'est que vous n'avez, mais alors, mais alors rien compris. Je dis ce qu'elle me donnait à voir, j'exprime la beauté qu'elle éveillait à mes yeux, j'évoque la forme encore muette parce que je ne connaissais ni le son de sa voix – son chant, sa modulation, ses inflexions – ni ce que diraient sa bouche et ses yeux, apprendre à lire sur ses lèvres, c'est-à-dire déchiffrer son âme.

Il était là, le problème.

Cartésien (*Ne pas se laisser tromper par ce qui est extérieur à la démonstration*).

Kantien (*L'apparence et la chose en soi*).

Nietzschéen (*Depuis Socrate, discrédit des passions et du corps au détriment de la logique de la raison*).

Heideggerien (*Élucider la précompréhension de l'être caractérisant l'homme, le Dasein*).

Et j'en passe. Notamment sur les tourments absolument prosaïques qu'éprouvait l'adolescent que j'étais.

C'est que je vous parle d'amour, bordel de merde. En bref :

Elle était plus grande que moi, plus âgée, plus belle, plus tout. Elle était toujours entourée de garçons plus grands, plus âgés, plus beaux, plus tout.

Elle et moi. Elle, émoi.



DESSIN FEDERICA BOZZINI

Voilà que je faisais du Lacan sans le savoir.

En revanche : résolument nietzschéen, que j'étais. Et tant pis si c'était la vision de son corps qui me donnait envie de connaître son âme et non l'inverse ; j'ajoute que pas du tout cartésien, car absolument mystifié par son apparence, ni heideggerien, car trop assujéti au moment présent. Il restait toutefois la possibilité de recourir à la bouée de sauvetage kantienne : *Que puis-je connaître ? Que dois-je faire ? Que suis-je en droit d'espérer ?*

Ça me faisait une belle jambe, tiens.

La réalité factuelle étant la base de l'existentialisme.

Jamais seule : *comment l'approcher ?* Peu sûr de moi : *où trouver le courage ?* La bouche sèche : *que lui dire une fois en sa présence ?*

Dans la poche de mon jeans, j'avais même écrit une liste d'arguments et de thèmes que je pourrais lorgner en cas de silence. Car, oui, le silence peut être assassin.

Une brise légère s'est levée, ébouriffant les cheveux, égrenant les pages d'un livre laissé à l'abandon, *Under the Vulcano*, Malcolm Lowry. *Let me truly suffer. Give me back my purity, the knowledge of the Mysteries, that I have betrayed and lost.*

Mais c'était sans compter sur la théorie de la synchronicité chère à Carl Gustav Jung, c'est-à-dire,

la force de vie et du hasard réunis. La voilà qui se lève, n'écoute plus ceux qui lui parlent, écarte ses bras, saisit le choucou coincé entre

ses dents et attache ses cheveux derrière sa nuque. Enjambe les allongés comme si elle jouait au Twister géant, atteint l'échelle menant à l'eau. Elle descend les marches, je vois ses fesses, je vois son dos, la cambrure, je vois les muscles, les tendons, les courbes et la chair, je ne la vois plus, elle réapparaît et se dirige vers le radeau en un crawl fluide. Et puisqu'il faut trois miracles certifiés pour devenir un saint, je constate que le radeau constamment occupé est vide. Car la vie est généreuse, la vie donne mais souvent le problème est de savoir cueillir ses fruits au bon moment. Ignare du Kairos grec (*il est tout aussi important de savoir quand il faut agir que de savoir quoi faire*) – tout à l'instinct et à l'intuition, je me jette à l'eau à mon tour. Avec moins de grâce, sans choucou entre les dents, mais tout bronzé, surchauffé par le soleil, le corps en ébullition.

Et lorsque j'arrive au radeau, elle me regarde grimper l'échelle et m'asseoir bêtement pas trop près d'elle. Je prends son identique position, semi-allongé face au soleil, jambes croisées, bras tendus. Mon ventre est plat, mon maillot de bain s'agite et dit que je suis un homme.

Elle me regarde, sourit. Deux fossettes se creusent sur ses joues. Je me tourne, baisse les yeux.

Les siens sont bleus, l'eau claire d'un ruisseau du Népal, je n'ose plus penser ni la décrire, on ne me croira pas, on voudra poser

de la moraline sur l'émerveillement alors qu'on est toujours innocent quand on désire de tout son corps. On dira que je délire. Et puis, merde, c'est foutu, je vois déjà deux gars se jeter à l'eau et se diriger vers nous.

Pourtant, le troisième miracle arrive :

« Tu sais plonger en arrière ? » me demande-t-elle. Je lui réponds que non, elle se lève et me dit d'approcher, je la rejoins.

« Dépêche-toi. Ils seront là dans une minute. » Les types ne sont plus très loin, en effet.

« Tu poses tes orteils sur le bord, talons dans le vide. Au moment de plonger, tu regardes derrière toi, toujours, bras tendus. À trois, on y va. »

– Comment tu t'appelles ?

– Anne. »

Elle tend son corps, ses mollets durcissent. « À trois, d'accord ? »

J'ai fait comme elle a dit, j'ai suivi la courbe de la terre. Le miracle était certifié. Je n'étais plus philosophe, j'étais béat. J'ai vu le monde à l'envers avant de pénétrer dans l'eau et j'ai su alors qu'il ne serait plus tout à fait le même désormais.

Je l'entendais rire sous la surface.

Ce n'est pas vrai qu'il faut choisir entre la liberté et l'amour. Quand j'ai émergé, elle nageait vers le large et je l'ai suivie. Depuis, nous n'avons pas encore rejoint le rivage.

Épicure et les papillons

Qui n'a rêvé un jour de vivre, ne serait-ce que pour un week-end, de cet amour passionnel qui vous nourrit à tel point que vous en oubliez tout le reste : non seulement la faim et la fatigue, mais aussi tous ces désirs vains que sont la gloire, la richesse ou encore le pouvoir ? Vivre d'amour et d'eau fraîche, rien d'autre.

ÉRIC VANONCINI

Et le pain dans tout ça ? Avant que votre esprit ne s'évade vers une plage déserte ou vers un grand lit aux draps blancs, dans l'enveloppe exclusive d'un enlacement charnel, que faire du reste ? Peut-on vraiment se passer de nourriture au-delà de quelques jours ? Si, le ventre papillonnant de sentiments amoureux, on peut facilement oublier de manger, il est toutefois évident qu'on ne peut s'en priver sur une plus longue période, ce qui explique probablement pourquoi l'expression est le plus souvent entonnée de façon négative et condescendante : « Mais tu ne peux quand même pas te nourrir uniquement d'amour et d'eau fraîche ! »

Faut-il pour autant oublier pêle-mêle les draps blancs, la plage déserte ainsi que ces rêves de nourriture spirituelle ? Et que faire de tous nos désirs ?

Plus d'actualité que jamais, la lecture d'Épicure nous offre quelques clés pour naviguer dans les aléas parfois tumultueux de nos désirs. Né en Grèce au IV^e siècle avant J.-C., Épicure fait partie de ces quelques penseurs qui,

plus de deux mille ans après leur existence, résonnent encore de toute leur pertinence. Souvent assimilée à tort à une recherche débridée de plaisirs ou à une forme de *carpe diem* extrême, son école de pensée est pourtant bien plus nuancée et intéressante qu'elle n'y paraît aux premiers abords. L'épicurisme prône la recherche du plaisir et l'évitement des souffrances afin d'atteindre le bien ultime, l'*eudaimonia* grec, habituellement traduit par *bonheur* ou *épanouissement*, et l'*ataraxie*, la tranquillité de l'esprit. Mais pas n'importe quels plaisirs : les plaisirs durables et faciles à satisfaire seront largement préférés à ceux difficilement atteignables. Ainsi, mieux vaut trouver satisfaction dans un verre d'eau fraîche que dans une bouteille de Château Margaux ; le seuil de satiété ne dépend pas d'un bien rare. On évitera également les plaisirs qui viennent au prix de douleurs importantes leur succédant : ainsi, les drogues ou encore les différentes formes de dépendance sont à éviter puisque le prix à payer est toujours trop élevé pour les plaisirs ressentis. Tout est donc affaire de contentement sobre dans des plaisirs simples. Si boire de l'eau et manger du pain vous contente, alors vous faites partie de ces bienheureux qui n'ont besoin que de peu pour être heureux...

Et l'amour dans tout ça ? Épicure distingue trois sortes de désirs : les désirs naturels et nécessaires (comme manger et boire), les désirs naturels et non nécessaires (comme l'amour et les désirs sexuels) et enfin les désirs non naturels et non nécessaires (comme la richesse excessive et la gloire). S'il faut manger et boire pour survivre, il en va autrement du désir amoureux : bien que naturel, puisque lié à notre corps et à notre instinct, il n'est pas une condition nécessaire pour une vie heureuse. Épicure et son disciple Lucrece voyaient dans l'amour – et principalement dans l'amour passionnel ou romantique – des risques menaçant l'*ataraxie* : jalousie, dépendance, angoisse ou encore souffrance. À ces risques qui menaçaient l'idéal épicurien de la tranquillité de l'âme, ils préféraient l'amitié, une forme d'amour plus élevée et donc plus désirable parce que plus stable et harmonieuse.

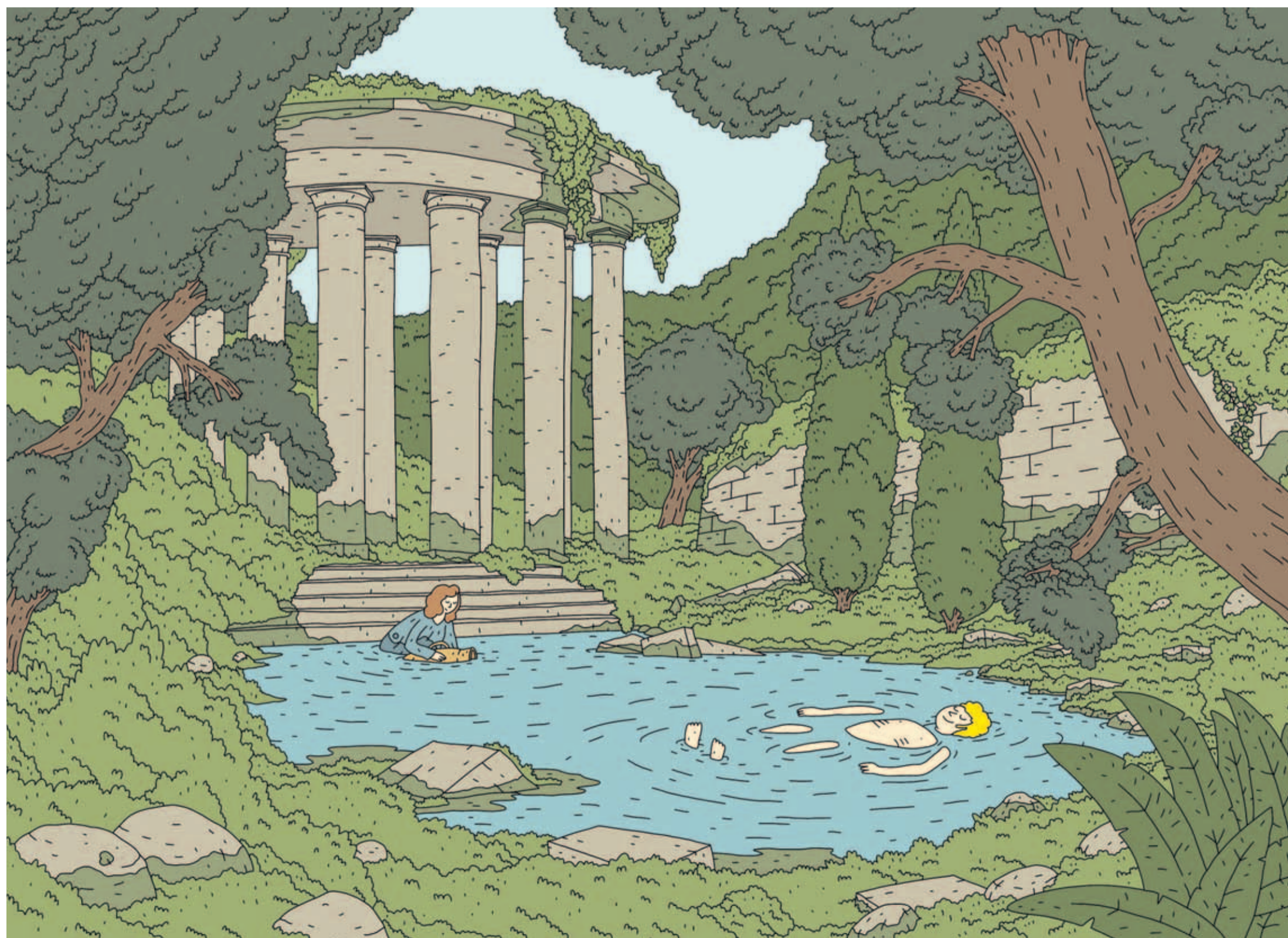
Faut-il alors rejeter les plaisirs de l'amour ou de la sexualité ? Pas forcément. Les épicuriens invitent plutôt à y trouver une forme de modération lucide et détachée afin d'éviter autant que possible les souffrances inutiles qui les accompagnent.

C'est probablement beaucoup plus facile à dire qu'à faire, et ce d'autant plus que nous

sommes bercés, depuis notre plus jeune âge, par une littérature foisonnante dépeignant des Roméo et des Juliette qui nous font vibrer, rêver et qui sont souvent le moteur de nos actes les plus fous. Faire taire le Roméo ou la Juliette qui sommeille en nous dans l'espoir d'atteindre une certaine tranquillité de l'âme reviendrait, pour de nombreuses personnes, à une vie morne et fade.

Que l'on soit d'accord ou non avec Épicure sur la place de l'amour dans l'atteinte du bonheur, sa remise en question du superflu et des excès résonne particulièrement fortement dans notre société actuelle de consumérisme, de quête de reconnaissance ou encore de superficialité dans les relations sociales. On aurait certainement beaucoup à gagner à appliquer un peu d'épicurisme dans nos vies : du pain et de l'eau fraîche au quotidien. Et quant à l'amour, préférer la passion dévorante à la modération lucide, les papillons dans le ventre au contentement du quotidien, certaines ou certains ne pourraient s'en priver pour rien au monde, ne serait-ce que pour se sentir en vie.

DESSIN JEHAN KHODI



Comment se noyer dans les définitions

Que signifie vraiment l'expression « Vivre d'amour et d'eau fraîche ? » Mes deux *Petit Robert* sous la main, je lis sur le dictionnaire le plus proche « Amour, n. m. (mot bouriate, "sale, boueux", en chinois *Heilung chang*, "fleuve du Dragon noir"), fleuve de l'Extrême-Orient, frontière entre l'URSS (Sibérie) et la Chine ». Juste au-dessous, je déchiffre « Amour. Massif montagneux de l'Atlas saharien en Algérie ».

ARMAND BRULHART

Pas de doute, je me suis égaré parmi les noms propres, aux antipodes, là où vous fige le vent glacial et où le sirocco vous fait fondre. Pourtant je lis encore plus bas : « *De l'amour*, œuvre de Stendhal, qui se veut une œuvre de psychologie » (*sic*). Cette première approche me plonge dans la perplexité et dans mon ignorance : je ne sais toujours pas ce que signifie le mot bouriate.

Ainsi j'abandonnai les noms propres qui m'avaient conduit vers « sale, boueux » pour m'approcher d'un des mots les plus riches de sens de la langue française : « amour ». Or, ma première surprise fut d'y trouver un développement pas plus long que celui d'« avoir » ou d'« avancer ».

Je retiendrai comme définition : « Disposition à vouloir le bien d'autre que soi (Dieu, le prochain, l'humanité, la patrie) et à se dévouer à lui. » Il y avait dans cette définition quelque chose d'abstrait, de désincarné, à mille lieues de l'amour fou ou de la folie amoureuse, tout au plus une logique chrétienne.

Le *Petit Robert* était sans doute le seul parmi les dictionnaires à mentionner deux fois l'expression « Vivre d'amour et d'eau fraîche », non pas sous le mot « amour », comme je m'en rendis compte bien vite, mais sous l'adjectif « frais, fraîche » et sous le verbe « vivre ». Dans ce dernier cas, avec un commentaire : « être amoureux au point d'en oublier les soucis matériels ».

Et si je consultais le *Grand Robert* en six volumes de 2002, me dis-je alors. Sous le verbe « Vivre » : « Vivre d'amour et d'eau fraîche : sans souci des contingences matérielles (et ayant une vie affective). » La parenthèse ajoute-t-elle quelque chose ou l'inverse, on se le demande.

Et si je continuais les recherches, toujours chez Robert, dans mon *Dictionnaire historique de la langue française* en deux volumes ? L'article « Amour » y est toujours aussi court. « Si amour employé seul évoque surtout en français moderne le sentiment humain passionnel, [il faut se souvenir que] le premier emploi du mot (*pro Deo amur*) s'est maintenu dans l'expression « pour l'amour de Dieu ».

« En ancien français le mot, en concurrence avec amitié, exprime toutes les nuances fortes de l'affection, de celle qui est portée à Dieu (X^e s.)... et aux êtres humains. [...] L'amour médiéval entre homme et femme est à la fois sexualisé et idéalisé, en tant que sentiment central de l'univers courtois. »

« L'hésitation entre valeurs courtoises et valeurs érotiques explicites est aussi marquée dans la phraséologie par les locutions d'amor (1080), d'amour, d'amors (XII^e s.) » Manque le complément « et d'eau fraîche », que l'on trouvera sous le verbe « vivre », où toute l'expression se glissera entre « vivre d'expédients » et « vivre amoureux et pauvre »...

De même, « il faut bien que je vive (1760), il faut vivre (1872), il faut bien vivre s'emploient pour demander des subsides » (*sic*). Parfois les dictionnaires oublient toute poésie.

Il manquait à ma bonne conscience l'incontournable *Littré* en vingt volumes, le « dictionnaire de référence de la langue française »,



Duccio di Buoninsegna, *Le Christ et la Samaritaine*, 1310. Musée national Thyssen-Bornemisza, Madrid.

dans l'édition de 2007. Rien dans les huit colonnes et 40 lignes de l'article « Amour », à l'exception, peut-être, de l'expression « la fraîcheur des mains passe pour annoncer un tempérament ardent ».

Pour être complet avec *Littré*, il faut lire un deuxième article « Amour » de neuf lignes qui vaut la peine d'être cité ! En première ligne : « faire l'amour, avoir des rapports sexuels », et dans la dernière : « amour en rapport avec les liens du sang : amour maternel, filial, paternel ». Était-ce un « complément », comme indiqué après le titre ?

Rien non plus dans les treize colonnes définissant le mot « vivre », sinon cette petite phrase curieuse : « Mon cousin Lyonnell vit, ce m'est d'avis, d'amours ; car il ne luy souvient pas de manger. Perreforest, Paris, 1531, t. II, fol. 97. »

Je ne connaissais pas les six volumes de Perreforest, mais le sens de la phrase fait clai-

rement écho à « l'eau fraîche » (le liquide opposé au solide). C'est toute la différence entre le prosaïque et le poétique.

Je n'étais pas au bout de mes peines car, comme pour « amour », il y avait un complément à « vivre », et quel complément ! « Vivre d'amour et d'eau fraîche : être tellement comblé par l'amour que l'on ne se soucie plus des nécessités matérielles, vivre sa vie comme bon nous semble. »

Pouvais-je rêver mieux en fin de recherche ?

Je songeai à Beaumarchais dans *Le Mariage de Figaro* : « Ah ! voilà notre imbécile avec ses vieux proverbes ! » Mais le thème du *Journal des Bains* est-il un proverbe ? La sentence comme la maxime ne définit pas mieux la locution.

Ni trop chaud, ni trop froid, nous sommes dans le domaine des sensations : celles de l'amour et de l'eau fraîche tiennent bien à cette sensation du frisson qui parcourt votre corps tout entier, jusqu'à la jouissance.

Pour en avoir le cœur net, je consultai mon *Grand Dictionnaire universel Larousse du XIX^e siècle* en 19 volumes in folio. En ouvrant sur « frais, fraîche », je lis en premier : « par extension : froid ». C'est le dictionnaire du découragement. À plus forte raison lorsque, quelques pages plus loin, on m'assure que frais c'est chaud : « chaud, frais sorti du four »... comme le pain. En écrivant que fraîche c'est « ni trop chaud, ni trop froid », je suis absous ! C'est dire comme tout est relatif.

Sous « Vivre », je tombai sur la phrase du pauvre : « Vivre au jour le jour » et sur le poncif « l'homme ne vit pas seulement de pain » (Larousse, anti-clérical, en censure la source évangélique, Matthieu chapitre 4, verset 3, comme le savent les lecteurs du *Journal des Bains* !). Mais toujours pas « d'amour et d'eau fraîche ».

L'expression ne daterait-elle que de la fin du siècle de Victor Hugo ?

Avec Larousse, le parcours du dictionnaire devient un sport complet, aussi bien physique qu'intellectuel. Il n'est pas impossible que, dans l'épuisement de mon marathon, le souffle m'ait manqué et que ma vision se soit troublée. J'aurais tant aimé trébucher sur l'expression recherchée, quitte à passer pour un imbécile trouvant la preuve d'un vieux proverbe!

Je n'oubliai pas que ce qui m'avait frappé dans mes longues lectures, c'était que l'amour de Dieu tenait la place principale, hiérarchie oblige. Même l'anti-clérical Larousse n'y faisait exception. «Vivre de foi», «Vivre de la grâce de Dieu».

Or, voilà que, dans la nuit du 8 au 9 avril 2025, je fus réveillé par un songe qui me fit croire que mon article était achevé. Je fus contraint de relire le chapitre 4 de l'Évangile selon saint Jean relatant le passage de la rencontre de Jésus avec la Samaritaine. Jésus, qui a soif, demande de l'eau, – «l'eau fraîche d'un puits», selon l'expression consacrée de presque tous les dictionnaires – à cette femme venue en puiser au puits de Jacob. Il n'y avait pas moins de quarante ans que je n'avais relu ce passage et ce dialogue où le sens réel et le sens spirituel de l'eau se mélangent: «Quiconque boit de cette eau aura soif à nouveau, mais qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif. L'eau que je lui donnerai deviendra en lui source d'eau jaillissante en vie éternelle.»

L'eau fraîche du puits s'accorde donc avec l'amour divin et ses diverses manifestations.

Mais si, au lieu du verbe vivre, vous mettez le verbe mourir, soit «mourir d'amour», vous jouez la version tragique et peut-être réelle de l'amour, comme pour les amants de Mayerling, mais vous ne savez plus que faire de «l'eau fraîche».



Angelika Kauffmann, *Jésus et la Samaritaine au puits*, 1796. Neue Pinakothek, Munich.

25
26

THEÂTRE DE CAROUGE

RUE ANCIENNE 37A
1227 CAROUGE
THEATREDECAROUGE.CH
+41 22 343 43 43









GRAPHISME: ATELIER POISSON / PHOTO: © FEDERAL STUDIO

Béatitudo

BERTRAND THEUBET

*La bohème, la bohème,
ça voulait dire
on est heureux
La bohème, la bohème,
nous ne mangions
qu'un jour sur deux...*

La chanson d'Aznavor tournait sur le vieux tourne-disque du salon et ces paroles confortaient nos parents dans l'idée que seuls les artistes pouvaient se permettre cette vie non conformiste, que seuls « les vrais métiers » assuraient bonheur et stabilité. Adolescents éperdus, nous rêvions de liberté, de créer, de voyager loin si possible et avec une amoureuse ! La bohème, la bohème, cette rengaine réveille toujours nos passions et nos émotions suspendues.

Avec le temps, mon père campait sur ses positions : « Artiste ? Alors comme ça tu penses que tu pourras vivre d'amour et d'eau fraîche ! » Ce serait donc la forme négative de ce proverbe qui prévaudrait : « On ne peut vivre d'amour et d'eau fraîche. » L'amour ? Les jeunes amoureux pensent que, puisqu'ils s'aiment, il ne pourra rien leur arriver. Dans ce sentiment très fusionnel des débuts d'une relation, on croit volontiers que le monde nous appartient et que tout est possible. Or, le réel résiste bien souvent à la toute-puissance de l'imaginaire.

Un jour, à la radio, une chroniqueuse évoquait les amants vivant dans l'inédit, du latin *inedia*, qui veut dire le jeûne : « ...Alors, ces individus se contentent d'amour, de lumière céleste, ce qu'on appelle aussi le *prana*, le souffle vital. Évidemment, aux yeux des croyants, leur survie est la marque indubitable d'une grâce divine. Vous imaginez bien que si vous et moi avions tenté l'expérience, nous serions morts ! Sans nourriture solide, impossible de survivre au-delà de quarante à soixante jours... ».

Serait-ce la fin d'un doux rêve ? Pas vraiment si l'on remonte le cours de l'histoire. L'inédit (le jeûne) a été pratiqué, essentiellement par des saints, dont l'ermite Nicolas de Flue (1417-1487) qui observa un jeûne total, renonçant aux biens matériels, pour une vie spirituelle consacrée au divin.

Le 16 octobre 1467, à l'âge de 50 ans, Nicolas de Flue prit congé de sa famille. Paysan, notable, il était membre du Conseil et tribunal d'Obwald. Il n'assuma un rôle politique important qu'après avoir obéi à la voix intérieure qu'il percevait comme un appel de Dieu. Guidé par une vision, il construisit dans la gorge du Ranft une cabane où il passa le reste de son existence. Il vivait, disait-on, sans prendre de nourriture. Des chasseurs l'y retrouvèrent au bout de quelques jours. La nouvelle se répandit rapidement, attirant des curieux et alarmant les autorités laïques et religieuses. Le Conseil d'Obwald fit surveiller l'ermite étroitement pendant un mois, mais on ne trouva rien « qui trahisse une hypocrisie religieuse inspirée par l'orgueil ou la vanité ». L'évêque de Constance fit examiner l'abstinence de Nicolas et l'on ne put constater ni tromperie ni sorcellerie.

Pendant dix-neuf ans, du fond de son ermitage, Nicolas s'est nourri exclusivement d'hosties et n'en consommait qu'une par semaine. Ce qui, sur la durée représenterait 988 de ces rondelles composées de fleur de farine de blé, de levure, de sel et d'eau pure.

La diététicienne consultée me confirme qu'une hostie pèse 0,8 g et sa valeur nutritionnelle génère 8,72 kcal, soit pour Nicolas un total de 8615,36 kcal en dix-neuf ans ! C'est vraiment peu si l'on considère qu'un individu



Abbaye San Fruttuoso di Capodimonte (Cinque Terre). Photographie Bertrand Theubet

a besoin de 2500 kcal par jour pour survivre. Qui comprendra le chemin de Nicolas vers une telle ascèse ? Comment ce père de dix enfants, paysan, soldat, homme engagé dans les affaires de son pays, a-t-il pu quitter le monde pour vivre à une jetée de pierres de la maison familiale et passer vingt ans dans le jeûne absolu ? « Dieu le sait », avait-il coutume de répondre à ceux qui l'interrogeaient au sujet de son abstinence.

Mais alors comment survivre ? Chez Nicolas de Flue, la paralysie progressive de ses voies digestives l'empêche de manger et de boire. Pourtant, il ne meurt pas. Seule l'hostie, son unique nourriture qu'il reçoit lors de la communion, peut être avalée. Il puise sa force dans l'Eucharistie : « Moi, je suis le pain de la vie. Celui qui vient à moi n'aura plus jamais faim ; celui qui croit en moi n'aura plus soif ». (Évangile selon saint Jean, chap. 6, verset 35)

De son refuge, l'ermite continua de s'intéresser aux choses du monde. Son influence conciliatrice, sa réputation de sagesse et de piété était telle qu'on venait de l'Europe entière pour le consulter. On lui prêtait une aura de « père de la patrie ». Il aurait convaincu les Confédérés de renoncer à une guerre civile en 1481, permis le rattachement de Fribourg et Soleure à la jeune Confédération et inspiré de grands personnages tel le général Dufour.

Des années après sa mort, le mythe est tenace et les vertus de cet ascète ont ainsi été associées à l'origine supposée du principe de neutralité. Quand Edgar Bonjour a rédigé sa

première étude sur la neutralité de la Suisse (1970), le Département politique fédéral est même intervenu pour demander à l'historien de la débiter avec la légende de Nicolas de Flue vers qui les premiers magistrats du pays venaient demander conseil. Avec sagesse et franchise, l'ermite leur répondait : « Confédérés, gardez-vous de la désunion, bannissez tout esprit de parti ; c'est la perte d'un État. Ne cherchez pas à étendre vos frontières et à faire de nouvelles conquêtes ; défiez-vous de l'esprit de lucre, et ne vous laissez pas aveugler par l'or étranger. Pas de guerre sans nécessité. Si l'on vous attaque, levez-vous pour vous défendre et pour sauver votre patrie et votre liberté. » Le Conseil fédéral ordonna en 1917 de sonner les cloches dans toute la Suisse pour reconnaître en saint Nicolas de Flue un homme de prière et le sauveur de la patrie. L'abbé d'Einsiedeln fit le vœu solennel de placer un ex-voto dans la sainte chapelle si la Suisse était épargnée durant la Première Guerre mondiale. Avant la Deuxième Guerre mondiale, Hitler avait le projet d'annexer au Reich tous les états neutres dont la Suisse. Mais du haut du ciel Nicolas veillait et il étendit sa main sur le pays et sauva la Suisse une seconde fois.

Selon l'historien Hans-Ulrich Jost, la croyance que la Suisse a été épargnée par les deux guerres mondiales grâce à sa neutralité est une histoire glorificatrice. En réalité ce sont plutôt les services, les exportations de matériel de guerre, les transactions financières

et son rôle de plaque tournante de l'espionnage qui ont rendu la Suisse inoccupée attractive pour les belligérants. Ce mythe patriotique populaire a contribué à enjoliver ces pratiques discutables, soulevant de nombreuses critiques des alliés. Ce contexte a probablement influencé la manière dont la Suisse a voulu se présenter après la guerre, notamment à travers des symboles comme la canonisation de Nicolas de Flue, pour renforcer une image de paix, de sagesse et de moralité.

Après plusieurs tentatives entre 1587 et 1647, la béatification de Nicolas de Flue fut prononcée officiellement en 1669. Sa canonisation ne fut attribuée que le 15 mai 1947 par le pape Pie XII. Depuis cette date, il a été élevé au titre de saint patron mondial de la paix, saint patron de la Garde suisse du Vatican et, titre suprême, il est confirmé comme le saint patron de la Suisse qu'on fête tous les 25 septembre.

Quand les chansonniers se sont emparés du mythe de notre grand patron de la neutralité et qu'ils voulurent en faire une comédie musicale toute helvétique s'inspirant de l'opéra-rock *Jesus Christ Superstar*, un titre s'est imposé à eux : *Nicolas Super Flux*. Le refrain écrit par l'humoriste Émile Gardaz donnait le ton :

*Quand Nicolas fut à la diète
Il n'eut jamais faim...
Mais quand il parlait à la Diète,
C'était du gratin...
Uri, hourrah, tous avec moi !*

La relativité de l'amour

Gabriel s'était avachi sur la table de la cuisine, la tête entre les mains. Il contemplait d'un œil terne de poisson mort le verre d'eau posé devant lui et dans lequel se dissolvaient lentement deux cachets d'aspirine effervescente. Il lui semblait que lui aussi se délayait graduellement dans les limbes flous d'un univers inabouti, qui s'effiloçait inexorablement en lambeaux. Il ne gardait de la nuit passée que le souvenir de cet intense mal de crâne qui lui vrillait les tympans et de rêves trop confus qu'il n'arrivait à rassembler pour en faire un récit cohérent.

PHILIPPE CONSTANTIN

La soirée avait été chaude, riche en effusions et en alcools. Des discussions animées, une guitare accompagnée de percussions jouées sur un vieux tonneau rouillé ou des bouts de bois, des danses sans répit dans la sueur des corps qui s'épanchent et de mains qui se rapprochent pour célébrer l'amour et la moiteur d'un mois de juin caniculaire. Et en arrière-fond l'océan à l'étable dont le ressac ne faisait que murmurer. La seule fraîcheur était soudainement venue d'une cascade de perles nacrées, de laquelle s'égrainait le rire cristallin d'une source claire et qui avait à l'instant séduit Gabriel.

Elle était apparue sans que personne la voie arriver ni la connaisse. Mais sa seule présence avait immédiatement envahi tout l'espace de leur petite fête improvisée sur un coin de plage abandonné, et avait retenu l'attention de tous. Elle était peut-être la Dame blanche de la mer, ou une néréide, allez savoir, vêtue d'une fine robe de tulle ivoirine. Elle avait dit s'appeler Océane.

L'eau à la bouche, Gabriel rêvait déjà de s'y plonger tout entier. Elle avait les cheveux bleu pervenche, mais sans qu'ils paraissent avoir été teints. On aurait cru cette couleur naturelle. De même qu'à bien y penser, ses lèvres semblaient légèrement cyanosées, ainsi que ses ongles. Ses membres, eux, donnaient l'impression d'être parcourus d'un fin réseau bleuté coulant à fleur de peau. Autant d'éléments qui auraient paru rédhitoires à Gabriel pour imaginer une quelconque relation, fût-elle passagère. Mais en un seul regard, il s'était senti captif de cette femme étrange à la beauté irréaliste. De chasseur, il était soudainement devenu proie.

Avait-il été la cible trop facile d'Éros, ou frappé par la foudre peut-être ? Il n'en savait rien. Juste cet étrange sentiment de plénitude et de vide tout la fois, qui avait envahi ses viscères. Il se demanda s'il n'était pas brutalement tombé amoureux et pensa inévitablement à Newton et sa théorie de la gravitation. Qui logiquement l'amena à Einstein et son équation de la relativité restreinte. L'expression de « tomber amoureux » lui semblait décidément bien frauduleuse et peu en rapport

avec la réalité, quand bien même l'hypothèse induisait des distorsions temporelles. À l'instar du vide sidéral et de l'intense euphorie qui l'habitaient, sa notion du temps s'était délitée entre un sentiment de trop plein et d'urgence incoercible. Il pense à la courbure de l'univers et doute de la réalité du paradis et de l'enfer. Tout ce qu'il a vu pourrait s'apparenter à l'un ou à l'autre. Tout n'est que question de regard et il repense à Goethe : *Grau, teurer Freund, ist alle Theorie...*

Il n'était finalement peut-être pas tout à fait tombé, mais s'était plutôt noyé. Ne portait-il pas le nom d'un ange ? Annonciateur par ailleurs. Non, il avait plutôt chuté, comme Icare, dans les profondeurs de la mer, ou comme une nouvelle Alice qui, après avoir traversé le miroir de l'eau, découvrait les merveilles insoupçonnées d'un pays subaquatique halluciné, subissant tous deux la loi de la pression de l'eau qui les entraînait dans les profondeurs les plus obscures des ondes.

Ainsi avait-il entrepris cette longue Odyssée sous-marine, les poches pleines de rêves comme autant de cailloux pour lester son improbable voyage, accompagné d'Océane,

filie de l'eau, égérie et guide, étrange Béatrice des flots, jusqu'au purgatoire des abysses les plus sombres, là où la lumière de l'humanité peinait à regagner ses territoires.

Il y avait longtemps que Gabriel avait ingurgité son verre d'eau et ses aspirines. Ses idées s'étaient vaguement éclaircies et son mal de crâne avait reflué comme à marée basse. S'il restait à moitié couché sur la table de la cuisine, le front maintenant appuyé contre la solidité du bois, ce n'était que pour mieux sentir la réalité tangible de l'univers et rassembler ses idées, pour les forcer à couler toutes dans la même direction et former dans cette partie de sa tête une nouvelle mer dans laquelle se replonger.

Las, la théorie de la relativité lui revenait en mémoire. Non, on ne pouvait littéralement tomber amoureux. De fatigue oui. Sans doute. Et c'est ce qui lui arrivait maintenant. Plutôt que remuer les souvenirs inconsistants de son ondine, sans doute imaginée, en cette heure matinale, il décida de se coucher et tomba comme une masse dans son lit.

DESSIN KATIA ORLANDI





De la glace au sel

VINCENT VERHAEGHE

14 juillet 2024, 21 h, glacier du Rhône, Suisse – Je suis à la source de ce qui deviendra le sujet d'étude et l'inspiration de mes futures pensées et prochains dessins : le Rhône. Vers l'ouest, il se dirige dans la vallée et y serpente depuis la grande cascade. Les nuages coiffent les montagnes et une brume étrange, évanescence sur le lac lointain, semble éternelle. Du bleu, du vert sombre, et des éclats rougeoyants. Cette eau à mes pieds est-elle la même qu'à son embouchure en Camargue, là où se jette le fleuve après une course de quelque huit cents kilomètres dans les terres ? Je dépose mon sac, sors mes carnets et commence à dessiner et écrire les premiers feuillets d'un long voyage solitaire.

Parti sans carte, ignorant tout des paysages et des êtres bordant ses rives, j'ai suivi ce fleuve. À pied puis en kayak, les jours et les nuits défilèrent. En trois mois, j'accumulais les souvenirs – écrits, dessins, atmosphères, rencontres.

Je regardais le Rhône, j'en admirais ses beautés et en venais à le considérer tel un être vivant, presque une divinité, qui sillonne les terres et insuffle une force singulière à ce qu'il touche.

Bienveillant, il était un allié, il m'envoyait des vents favorables ou me faisait rencontrer ses messagers. Capricieux, il créait à sa surface des remous terribles ou sortait de son lit avec une violence soudaine. Je le craignais autant que je l'admirais.

23 juillet – Je le traverse à nouveau, pâle comme le ciel. Il s'infiltré entre des gorges abruptes et à sa surface se forment des dessins éphémères : tresses de cheveux, chaînes de montagnes, océans ! Cette eau créatrice et destructrice est la même partout. Sur tous les continents, ses cours d'eau pareils à des artères parcourent la surface terrestre, parfois écaillée, parfois lisse, parfois duveteuse. Ses lacs et ses mers sont ses yeux ; ses affluents sa nourriture.

J'aimerais montrer cela dans mes dessins.

Montrer cela dans mes dessins. Pourquoi ? Voir plus clairement, peut-être. Dessiner, c'est observer, ressentir, comprendre. C'est un acte lent, qui demande patience mais qui parfois éclaire un détail, un geste, une lumière. C'est comprendre le monde mais aussi se comprendre soi-même. Le dessin invite à faire de sa vie un voyage, une aventure, une découverte ! C'est une libération pour l'âme, le corps et les sens. La liberté devient dès lors mouvement d'opposition, mouvement qui affine le regard porté sur le monde. Le dessin, la lecture et l'écriture accompagnent cet élan.

4 août – Arrivée à Port-Valais alors que le soleil se couche. Les montagnes lointaines sont roses à violettes et les arbres tirent vers le bleu. La jetée du Rhône dans le Léman forme un brouillard de confluence, magnifique phénomène natu-

rel où l'eau fraîche du glacier se mélange à l'eau plus chaude du lac. La condensation se produit sous mes yeux. Sur l'eau est alors suspendu un voile mystérieux, frais où les oiseaux aiment se cacher. Le soleil, désormais couché, éveille la nature. Les chants et les bruits des animaux sont de plus en plus forts.

Le matin, sous un grand ciel azur, je trouvais mon kayak. Mes affaires embarquées, j'avançais vers l'ouest. J'étais maintenant sur ses eaux, sur sa peau ; je le touchais, j'enfonçais la rame, je le sentais réagir. Des vagues m'accompagnaient et un vent frais des montagnes lointaines me poussait, l'air du glacier traversait-il tout le Valais ?

Les nuages au-dessus de moi étaient noirs, mais plus loin sur le Jura, ils étaient par contraste éblouissants de clarté. J'avançais dans les vagues. La nuit tombait et le vent faiblissait.

6 septembre – Hier soir, des voiles sombres sur le lac, chacune surmontée d'un point de lumière, se suivaient silencieusement. Je croyais voir là quelques apparitions. Puis les éclairs par dizaines éclairaient le lac et ses montagnes.

Je voyais Genève et ses fameux Bains ! J'entendais un appel signalant ma présence et je posais pied sur sa plage sous les applaudissements d'inconnus.

Derrière moi la Suisse et devant moi la France. Le Rhône n'a pourtant pas de frontière. Il ne sépare pas, au contraire il relie, il anime depuis la source jusqu'à l'embouchure par sa présence et par son eau ses habitants.

9 septembre – Je suis à la frontière. De chaque côté, de hauts arbres et des falaises, pareils à des murailles, empêchent de voir ce qui se passe de l'autre côté. Je traverse le point le plus occidental de la Suisse. Je suis seul avec mon kayak. Je sens, devant moi, le grondement d'un orage.

Après Genève, le Rhône, large et capricieux, me portait à toute vitesse. Les vents de tous côtés faisaient ployer les arbres et les nuages s'étiraient dans le ciel. La pluie ne cessait d'entraver mes gestes et ma vue. L'automne est là, le fleuve gonflé noie les berges et les imposants barrages ont toutes bouches ouvertes. Et soudainement dans les rapides, je passais entre deux piles en pierre, seuls témoins restants d'un ancien pont. Où suis-je ? Que fais-je ici, seul au bord de ce Rhône en crue ? Plus je passais de temps sur ses eaux, plus il me lançait ses défis. Le Rhône, s'il était bienveillant à mon égard auparavant, était désormais terrible. Mon kayak peinait à se stabiliser dans les tourbillons, les vents soulevaient d'immenses vagues et les navires-cargos portaient les noms de puissantes divinités : Odin, Zeus !

Mon moral faiblissait, mon kayak résistait. Les jours devenaient plus longs et je décidais d'accélérer, de donner mes dernières forces dans cette ultime partie : cinquante kilomètres par jour. Le Rhône s'élargissait encore, c'était un jour de brouillard et je sentais l'air de la mer. Silence, le temps semble suspendu. Ni animal, ni vent, ni vague. Le Rhône se sépare, j'approchais de l'embouchure.

Le ciel se découvre.

16 octobre 2024, 15h, delta de Camargue, France – La Camargue se dévoile sous un soleil de plomb, puis la mer, enfin ! Cette eau sous mes doigts est-elle la même qu'à sa source dans les hauts glaciers suisses, huit cents kilomètres plus haut ? Je retourne à l'atelier.



Les dessins et collages proviennent de l'exposition *De la glace au sel*, présentée entre le 12 avril et le 11 mai 2025 à la Galerie Huit Arles, France.
Dessins : fusain, 50 x 100 cm
Collages : technique mixte, 20 x 40 cm



Finis Terrae

Joaquim entendait encore les cris de son père : « Reviens, fils, reviens, ne t'éloigne pas ou tu vas tomber au-delà du monde... »

PHILIPPE CONSTANTIN

La chose était connue de tous. En ce temps-là, la Terre était plate comme une crêpe et la mer se déversait des rebords de sa finitude. Ce n'était pas pour rien qu'on avait appelé cet endroit Finisterre, tout comme d'autres lieux sur le continent s'étaient approprié ce toponyme, à l'instar de Penn-ar-Bed dans le nord du royaume franc.

Bien sûr, quelques érudits égyptiens avaient déjà évoqué que la Terre était ronde. Idée reprise par Pythagore quelques siècles plus tard.

Puis, sans doute l'obscurantisme. L'oubli des grands penseurs d'autrefois. La religion s'opposait à cette idée qui contrecarrait ses idéaux d'un monde représenté par des strates plus plates que la pensée.

Galilée n'est pas encore né et Christophe Colomb n'a pas encore longuement médité



Photographie Fausto Pluchinotta

sur une mouche faisant le tour d'un œuf. Joaquim a ses propres croyances. Et celles-ci le poussent à l'expérience, au concret, dût-il y perdre sa vie. Il a donc pris, du haut de ses seize ans, son courage à deux mains et décidé de voir de ses propres yeux là où se déversent les cataractes du monde, non sans nourrir le fol espoir d'y trouver l'amour de sa vie. Déesse, sirène ou simple mortelle.

Il a vu bien des bateaux disparaître à l'horizon et il sait que la traversée sera longue. Mais il les a aussi vu revenir. Serait-ce donc qu'ils aient viré de bord juste avant qu'ils ne

chutent dans le vide de l'univers, ou qu'au contraire ils aient découvert de nouvelles terres? La preuve en est que chaque fois ils reviennent les cales emplies d'épices et de fruits inconnus, d'esclaves au corps et aux yeux envoûtants. Des voyages qui durent souvent des mois, sinon des années, avec des marins brûlés par le soleil, les cheveux rares et les dents plus rares encore.

Mais Joaquim est gonflé d'une vitalité adolescente et d'espoirs fous. Rien ne l'arrêtera.

Il nage jusqu'à l'épuisement, frôle la noyade, des requins, des dauphins, des baleines, des

méduses grandes comme des cathédrales ou des poissons-lunes qui se balancent à la surface, jusqu'à ce que par hasard, ou par la force du destin, il puisse s'arrimer à une planche de bois, vestige sans doute d'un bateau naufragé. Il serait bien incapable de compter combien de jours et de nuits il se laisse porter par les courants, la peau cuite par le soleil, la bouche plus sèche que la savate d'un meunier de l'Alentejo.

La récompense est pourtant au bout de son calvaire. Une longue plage de sable fin et un peuple curieux, nu comme dans l'Eden originel, la peau recouverte d'or ou de cuivre.

Pour un instant, Joaquim se prend pour un dieu et rêve de devenir le roi de cette île, avec la princesse aux reflets de lune dont il est tombé amoureux au premier regard après s'être échoué.

Quelques années plus tard, alors que les os de Joaquim ont blanchi depuis longtemps sous le soleil, c'est un navigateur vénitien, aux ordres de la couronne espagnole, qui abordera les côtes de cette île. Il l'appellera Isla Juana et elle prendra plus tard le nom de Cuba.

Oui, la Terre n'est pas tout à fait ronde, toute cabossée qu'elle est, mais elle n'est certainement pas plate. Ses océans ne se déversent que dans les rêves de quelques vieux fous chenus qui se promènent sur les rives de plages qu'ils ne quitteront jamais.

LE CRÈVE-CŒUR

**Le Crève-Cœur,
un théâtre fait maison!**

**Saison 25-26
dès le 24 juin sur lecrevecoeur.ch**

Chemin de Ruth 16 / Coligny / Genève
022 786 86 00 / lecrevecoeur.ch

Vertus de l'eau fraîche

La température de l'eau influence peu l'amour dans la durée... cependant, elle est déterminante pour le fonctionnement des écosystèmes, pour la biologie de nombreuses espèces et par conséquent pour la santé des êtres humains.



Eau fraîche sur roche chaude. Cavu, Corse



Filets d'eau fraîche. Durmand, Valais

GILLES MULHAUSER

Vouloir parler d'amour en rapport avec la fraîcheur de l'eau, c'est évoquer d'emblée la symétrie entre les émotions, les humeurs de la psyché, du corps humain, et les variations dans l'état des milieux, des paysages qui nous entourent et qui nous baignent. «Il pleure dans mon cœur comme il pleut sur la ville», écrit le poète. Ainsi, les tempêtes sous le Grammont représentent-elles dans notre inconscient collectif plutôt l'expression des angoisses d'un lord romantique, ou simplement la matérialisation concrète d'un microclimat ? Un lac d'huile reflète-t-il à ce point la sérénité pour qu'un des plus grands peintres suisses puisse choisir de le représenter en mauve ou en vert pomme ? Cyclothymiques, romantiques ou simples adeptes de l'immersion en pleine nature, donnez-vous la main !

Comment cette étroite association entre le dedans – les émotions humaines – et le dehors – le temps qu'il fait dans la nature, et spécialement autour de l'eau – trouve-t-elle un brin d'explication ? Et comment ce phénomène intrinsèque, naturel, a-t-il glissé au rang de métaphore ? Pourrait-il par ailleurs y avoir un intérêt à ce que cette « métaphore » soit à nouveau un souci, une expérience, un « soin » concret, où notre mal-nommé « environnement » redevienne intérieur à nous-mêmes ?*

Plusieurs espèces animales pourraient nous inspirer qui dépendent directement de la température : parmi les poissons bien sûr, les salmonidés, mais aussi les amphibiens (tritons, grenouilles, crapauds), les reptiles. Chez ces derniers (tortues, crocodiles) par exemple, la température d'incubation des œufs fixera même le sexe des individus à l'éclosion d'une ponte. Chez les poissons de nos rivières, non seulement le métabolisme et la reproduction de certaines espèces sont favorisés par la pré-

sence de l'oxygène dissous qui est plus grande dans une eau froide, mais aussi la présence des proies invertébrées lorsque les alevins sortent des œufs. Les changements de ces dernières années dans la stratification thermique aux différentes profondeurs du lac sont une des causes impactant les populations de fera du Léman : une certaine température déclenche la ponte des femelles, mais quelques semaines plus tard, quand naissent les juvéniles, les proies dont ils se nourrissent ne sont pas encore présentes à cause de la température inadéquate régnant à une autre profondeur... Dans de nombreux cas d'espèces sauvages sous nos latitudes, les fruits de l'amour sont ainsi sérieusement influencés, voire perturbés, par une eau pas assez fraîche !

En ce qui concerne le lac dans lequel vous vous baignez, il y aurait beaucoup à dire sur les effets de ses variations de température. En se concentrant sur les trois états de l'eau – solide, liquide et gazeux –, il est à relever que le gel est le phénomène le plus rare, et que le plus flagrant, mais le moins visible, est l'évaporation. En effet, la surface du Léman évapore autant d'eau à l'année qu'il en tombe par les précipitations (pluie, neige) : cela totalise 580 millions de mètres cubes, soit 2,5 litres d'eau par jour pour chaque mètre carré ! À l'opposé, il suffit des doigts d'une seule main pour compter les années où une partie du Léman se l'est joué « banquise », puisque la Rade de Genève s'est figée en 1891, en 1929 et en 1956 selon les tables consultées – par comparai-



Bloc moussu. Gorges de l'Areuse, Neuchâtel

Photographies Gilles Mulhauser

son, le lac de Zurich a encore gelé en 1963 et le lac de Bièvre dans les années 1970 –, et il est à parier qu'on peut ranger les patins. En ajoutant toutefois le facteur « vent » comme allié connu des variations de température, la glace nous a encore offert des paysages saisissants sur les rives du Léman en 2012 et 2018 par temps de bises glaciales – les « bises noires », alors qu'elles produisent du blanc !

La majeure partie de la vie du lac se déroule donc d'abord à l'état liquide et dans un spectre de températures compris entre 5 et 25°C. Cela paraît d'une relativement faible amplitude, mais qui permet déjà de classer les diverses catégories de baigneurs entre les givrés et les tièdes... À y regarder de plus près, des conséquences fortes peuvent résulter de quelques degrés de variation. Des conséquences utiles (et utilisées) dans certains cas, comme par exemple la valorisation des eaux lacustres plus chaudes que l'air en hiver pour chauffer les bâtiments, et l'avantage inverse en été, où le même réseau thermique de distribution pourra les rafraîchir (voir le projet Genilac développé par les SIG). La remise à ciel ouvert des rivières en ville, associée à de l'arborisation, participe du même principe qui est de refroidir le climat des quartiers urbains dont les surfaces minérales exposées au soleil amplifient la chaleur.

Des conséquences plus problématiques sont observées dans d'autres cas tels que la survie de la faune piscicole ou le maintien de certains procédés industriels (au premier rang desquels le refroidissement des centrales nucléaires) le long des lacs et des fleuves. Les eaux du Rhône sortant du lac à 27°C, comme cela a pu être mesuré quelques fois ces toutes dernières années vers la fin de l'été, ne peuvent plus délivrer les conditions nécessaires au maintien des espèces dépendant des eaux froides (notamment les poissons les plus recherchés pour la pêche) et obligent à stopper l'alimentation et le rejet en phase d'exploitation estivale des centrales.

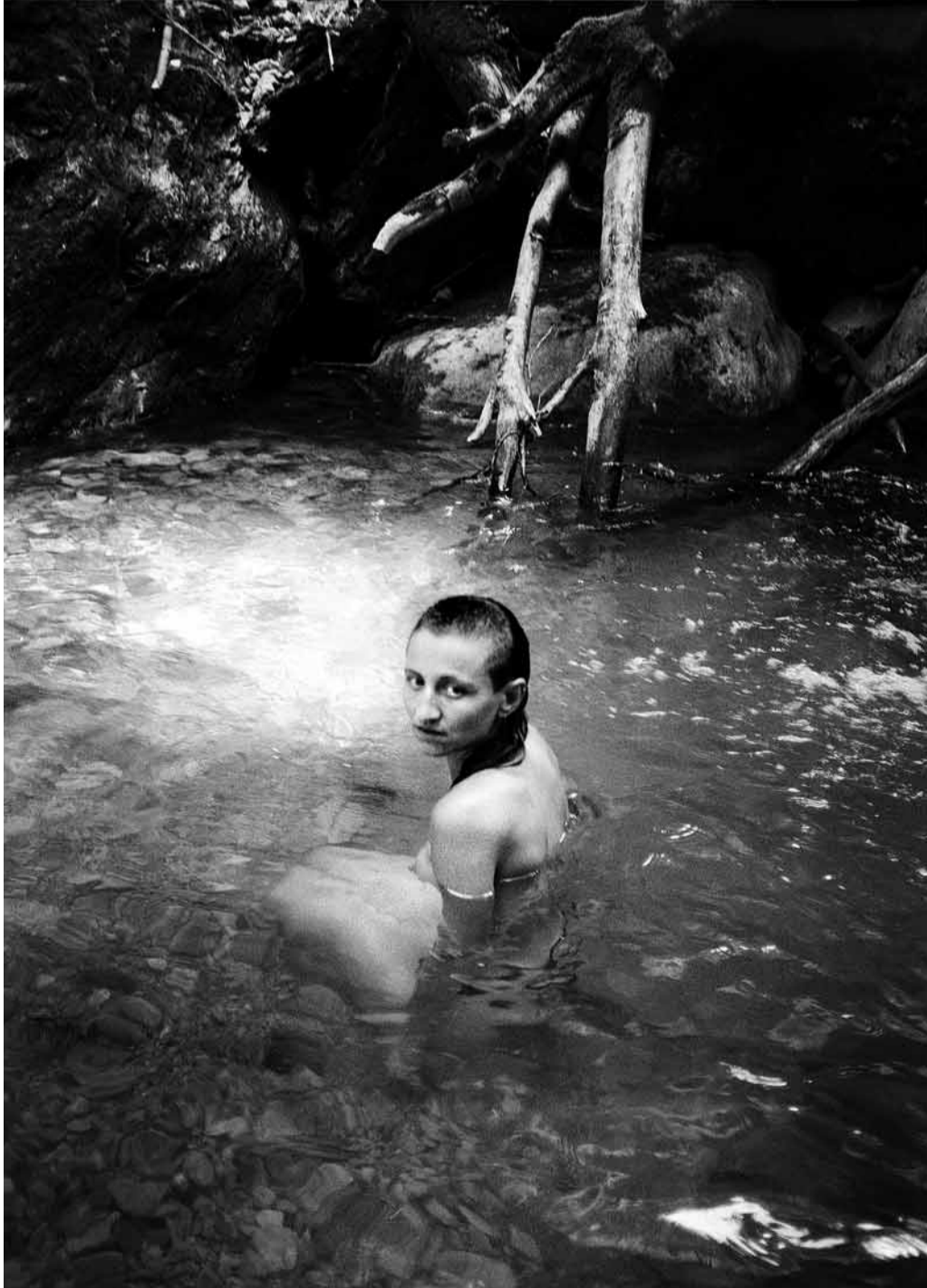
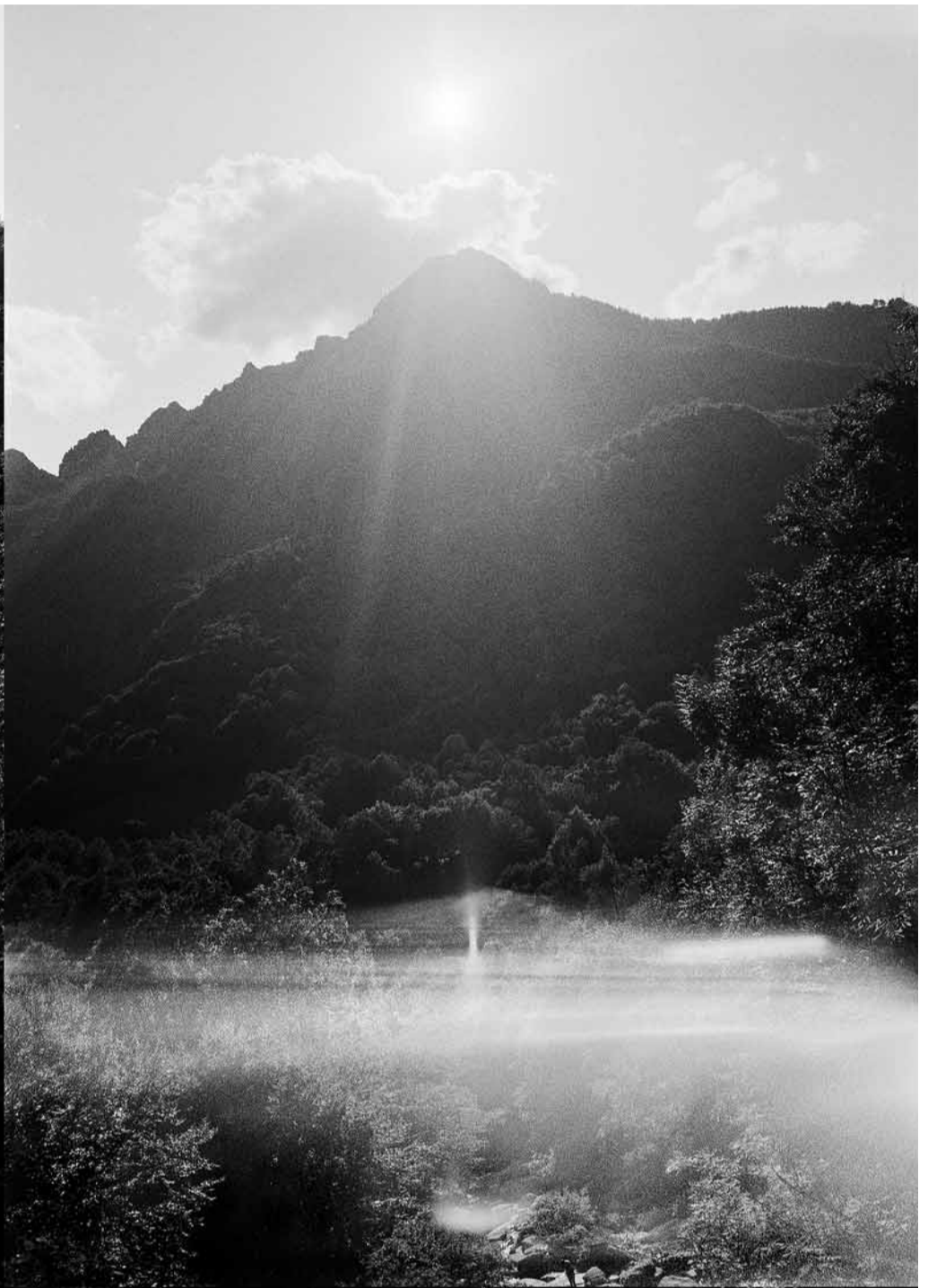
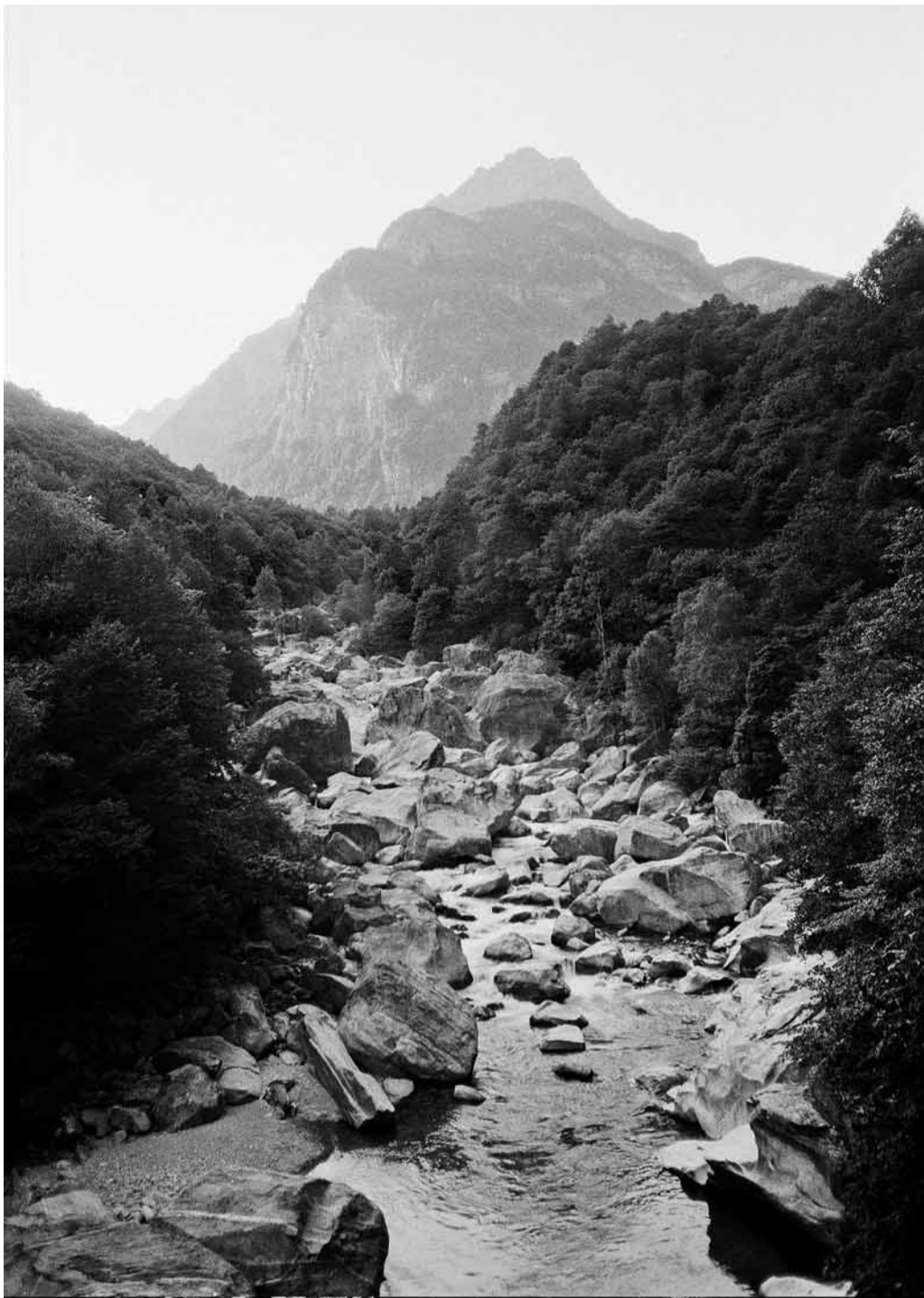
La température de l'air va influencer parfois fortement le fonctionnement des écosystèmes aquatiques : la fonte des glaciers par exemple va engendrer des changements majeurs dans le régime hydrologique des cours d'eau. Combiné avec des précipitations de forces soudaines et très variables, les débits de ces derniers vont faire le yo-yo dans un système qui aura globalement moins d'eau en été et plus en hiver. Pour un grand lac comme le Léman, la dynamique des masses d'eau va même entrer en combinaison avec les souffles de l'air – les vents – pour engendrer tout un « jeu » de flux de surface, de balancements et de bascules en profondeur selon les seuils de température présents : certains experts osent même dire que le Léman respire en dansant...

La connaissance ancestrale des Kogis (peuple autochtone de Colombie, voir le *Journal des Bains* n° 31) nous rend attentifs au fait que c'est tout autant notre agitation qui fait fondre les glaciers que le réchauffement global ; les scientifiques de la CIPEL (Commission internationale pour la protection des eaux du Léman) viennent de nous rappeler que cela fait treize ans que les eaux du Léman n'ont pas été complètement brassées, posant ainsi des problèmes d'oxygénation du fond du lac. Et si cela était pareil en chacune et chacun de nous ? Posez-vous la question pour vous-mêmes. Est-ce que les eaux de votre tête froide sont capables de tempérer vos humeurs, de revivifier vos couches profondes ? Êtes-vous suffisamment frais pour penser à demain et pour ouvrir votre cœur ? En synthèse : gardez un maximum de fraîcheur en vous, cela vous aidera à respirer.

* Lire à ce sujet le dernier ouvrage d'Erik Orsenna, *Ces fleuves qui coulent en nous* (Éditions Julliard).

Sainte-Rivière

EDEN LEVI AM





DESSIN ISABELLE RACINE

De la flotte avant toute chose

Quand on me tend un verre d'eau, il m'arrive de dire : « Jamais goûté, mais ce ne serait pas ce truc qui a un affreux goût d'hydrogène ? »

MICHAEL PERRUCHOUD

Ce n'est certes qu'une boutade, j'ai bu de l'eau aux repas toute mon enfance, bien éduqué par ma mère, même si j'avais droit à mon verre de sirop framboise au goûter. Devenu papa et essayant d'être à peu près conséquent, c'est carafe de H₂O d'autorité sur notre table de cuisine. Je donne volontiers l'exemple, à part quand une belle *bolognese* ou des filets de perche imposent le blanc ou le rouge parce que, quand même, faut pas déconner !

Une boutade, donc, car lorsque les gamines renâclent, je leur dis que la flotte aide à digérer, qu'il n'y a rien de mieux pour apprécier les saveurs d'un repas, faux-cul comme pas deux je suis, surtout quand j'ai les lèvres au seuil du corbières et que j'ai besoin de sentir le tannin m'envelopper la langue.

Il faut avouer, j'essaie surtout d'éviter que thé froid, Coca, ou autre saloperie dopée au

glucose ne prenne place sur la table. Alors, les filles, on gardera les sodas pour les occasions et vous vous taperez votre lot de château Lapompe jusqu'à votre majorité, comme je l'ai fait avant vous, et ce même si vous finissez par repérer les failles dans mon argumentation et dans mes plaidoiries aquaphiles.

L'eau... On ne se rend pas toujours compte de la chance qu'on a. Pour le signifier, l'Eau de Genève est une marque, on la met en carafe, à hauteur de pinard et c'est assez justifié. Quand on sait que la moitié de l'humanité vit d'eau croupie et qu'ici on tire la chasse sur de l'eau bonne à boire. Parce qu'on est aux petits soins avec la flotte, entre traitements au charbon actif et analyse de laboratoire, on la chouchoute. Ce n'est pas n'importe quoi qu'on nous met en bouche, c'est du potable de chez potable.

Reste le goût. L'eau de qualité a le devoir d'être insipide. Difficile donc d'en faire la promotion. Pourtant, quand on se penche sur la question, qu'on garde le liquide en bouche à la manière d'un œnologue, on ressent des

petites différences, on en distinguerait presque les millésimes.

Sans vouloir cracher dans la soupe, et même si l'Eau de Genève est un cru parfaitement estimable au palais, qu'elle fait partie du peloton de tête, je dois avouer que je l'échangerais contre une ou deux de ses consœurs. Comme on a ses cépages préférés, j'ai mes flottes de cœur. La meilleure de Suisse ? L'eau d'Airolo, tout droit descendue du Gothard. D'une fraîcheur à tout épreuve, elle vous rebooste n'importe quel Waldstätten en trois gorgées.

Puis, en Haute-Savoie, il y a l'eau de source du chalet. La nôtre. Celle que mon papa a captée, pour laquelle il a creusé à la pioche pas loin de cent mètres de tranchée et que nous ne partageons qu'avec les voisins du dessous. On ne sait même pas si elle est potable puisque jamais une éprouvette ne s'en est approchée. Mais elle a étanché suffisamment de soifs sans que nul tombe malade pour que je lui fasse confiance. C'est ma petite cuvée chérie.

Ceci dit, ouvrir un robinet hors de Suisse, c'est s'exposer à des désagréments gustatifs. L'eau, de Paris à Budapest, a de solides relents de chlore, rassurants mais peu doux au palais. Aller un pas plus loin, c'est se rappeler que la potabilité est une rareté. À Saint-Petersbourg, l'hiver où j'ai tant aimé marcher le long de la Neva gelée, il était déconseillé d'ouvrir le robinet, même pour se brosser les dents. Se récurer les incisives à la San Pellegrino, c'est une expérience.

Au Viêt-Nam, une demi-gorgée m'avait détraqué pour deux jours. Quand on vit dans un monde où tout est traité et épuré, l'estomac ne supporte plus un afflux sauvage de bactéries. Mon estomac avait diantrement couiné et ce jour-là, oui, j'aurais prié pour qu'on m'apporte une carafe d'Eau de Genève.

Mais bon, assez parlé de flotte, et qu'il me soit à jamais permis de préférer la bière !

Saison 25-26

Entrez dans la meute

THEATRE DU LOUP

Chemin de la Gravière 10, 1227 Les Acacias
www.theatreduloup.ch



mains des bains

massagesbainsdespaquis.ch

La chambre de Claude

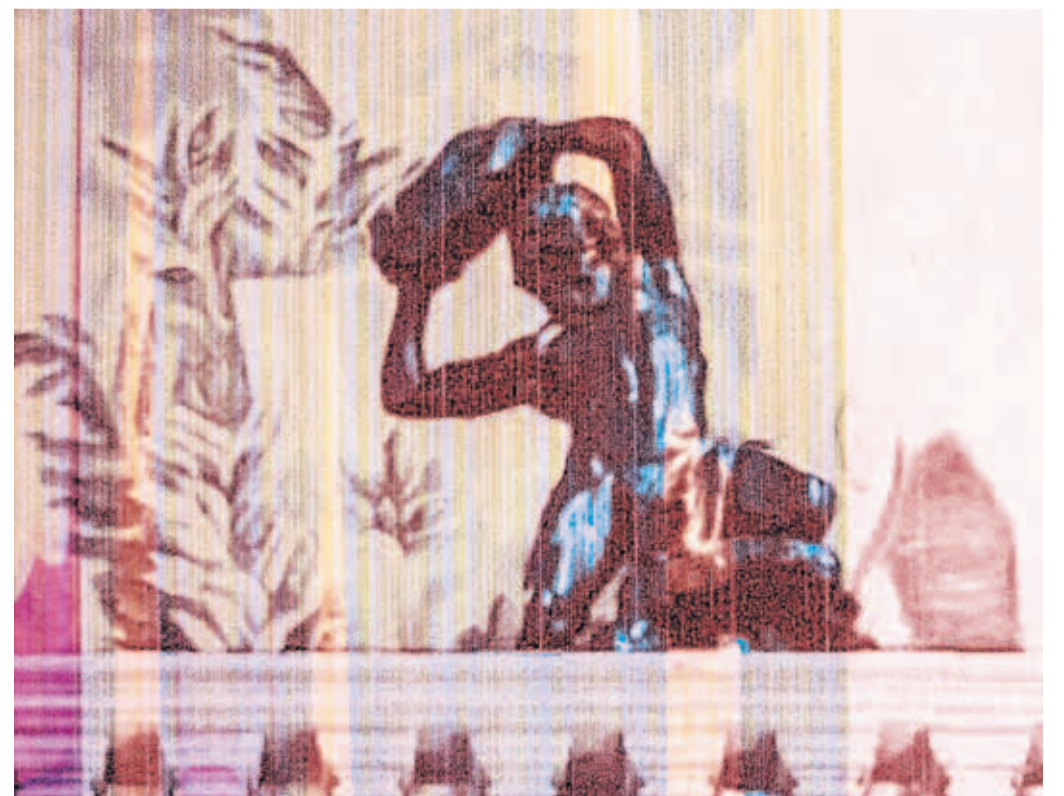
CARMEN JAQUIER

Elle répétait souvent qu'on ne vivait pas d'amour et d'eau fraîche, qu'il fallait être conne pour le croire et qu'il n'y avait que Dieu-qui-n'existe-pas sur qui l'on puisse compter vraiment. Dieu-qui-n'existe-pas c'était elle, c'était nous. Elle disait que pour exister, en tant que Dieu-qui-n'existe-pas, il fallait avoir la chance de partager l'intimité avec un autre, ce qui exigeait espace, chambre, lavabo et la possibilité de s'extraire du monde parfois. Elle disait que l'intime avait la couleur d'un mur bleu protecteur et une odeur de salive. Le fil de bave reliant deux langues étant plus important que les langues elles-mêmes. Elle disait que la guerre c'était forcément le pillage, la destruction, le viol des femmes, des enfants et de tous les autres, arrachés à la chambre, brisé le lavabo, brûlé le tapis, disparue la photographie.

Claude n'était pas son vrai prénom, celui inscrit sur ses papiers officiels. Son père – à ce qu'on lui avait dit – était parti avec un ami et c'était l'unique souvenir qu'elle avait de cet homme responsable de sa vie; un départ et un ami cher et donc au moment de se rebaptiser elle avait choisi ce prénom, Claude, en pensant à l'ami de son père.

Claude ne correspondait à rien, ou plutôt, correspondait à tout ce qui n'était pas rien, Claude réorganisait les vides et transformait les pleins. Collée contre le mur rêvé bleu, la photographie d'une cascade nous emmenait ailleurs et sa mère nous faisait face. Avait-elle ressenti la fierté qui se dégageait de cet instantané? Elle croyait en cette superposition des lieux et des mémoires, c'était sa façon particulière de fabriquer des anti-chambres dans l'espoir qu'elles deviennent mémoire vive, miroirs vers quelque part.

Si ta chambre disparaît, me disait Claude, il te restera peut-être l'escalier. Et si l'escalier se brise, tu verras le corridor. Si le corridor s'endort, il y aura le parking à l'odeur de pisserie ou une voiture vitres brisées qui t'invite sur son cuir. Si le parking fond tu trouveras les préaux d'école, les bancs publics, les parcs, les fontaines, les buissons. Si l'extérieur devient cadavre, il restera bien une vieille branche d'arbre perchée, sans lavabo fendu, sans tapis taché, sans photographie cornée, sans protection. L'autre comme un voyage intime, une réinvention, une émanicipation. Elle répétait souvent qu'on ne vivait pas d'amour et d'eau fraîche, qu'il fallait être conne pour le croire et qu'il n'y avait que Dieu-qui-n'existe-pas sur qui l'on puisse compter vraiment. Dieu c'était elle et c'était nous.



Photographies Carmen Jaquier



DESSIN LINE PARMENTIER

Jusqu'à la voie lactée

Le village d'El Garzal, dans le nord-est colombien, se prépare pour la visite annuelle d'une ONG américaine et sa distribution humanitaire. Les villageois, et surtout les villageoises, ont été prévenu·es. Il y aura peut-être des sacs de céréales, de riz, de farine et peut-être même des produits de soins. Plusieurs femmes ont entendu que du lait en poudre serait également distribué.

SARA KASME

C'est la saison des pluies, qu'on appelle aussi phénomène de « La Niña ». Les mots charrient avec eux des significations : les petites filles, les *niñas*, seront pleurnicheuses tandis que leurs frères, les *niños*, annoncent la saison sèche et l'arrivée d'un soleil de plomb inaltérable. Quoi qu'il en soit, la rivière serpente dans les alentours du village a enflé ces dernières semaines, rendant la circulation lente et laborieuse.

La salle polyvalente est meublée de tables pour stocker les produits, et des couloirs de fortune sont marqués au scotch pour guider – et discipliner – les foules. Une jeune femme à l'air décidé et au pas énergique, malgré les gros sacs qu'elle porte d'une main et le bébé qu'elle tient dans l'autre, s'approche. Pour patienter, elle feuillette quelques prospectus, aux slogans univoques :

« Votre enfant mérite ce qu'il y a de mieux »,
« On ne grandit qu'une fois ».

D'autres femmes se glissent dans la salle. Les discussions vont de la rivière qui bloque l'accès au village voisin au faible rendement des manguiers, des conditions de travail à l'exploitation de palme africaine, à la qualité de l'eau qui se détériore chaque année davantage. Puis le bruit d'un moteur qui s'arrête, des claquements de portières, des interpellations en anglais. « Les paquets arrivent. » Dans la valse de cartons qui suit, on devine quelques tubes de vitamines pour nourrisson. Mais ce sont surtout des paquets de lait en poudre estampillés Nespo qui s'amoncellent dans un équilibre précaire.

« In the queueleuleu please », hasarde un monsieur au gilet vert, mi-rougeaud mi-suant. « First, we pèserons your children, then you get maxi-croissance milk. » Les mères mi-moqueuses mi-inquiètes, s'avancent. Le représentant se lance alors dans un discours où il est question des bienfaits du lait en poudre enrichi aux vitamines B, C et D. « Sans oublier E et F », chuchote une habitante à son amie. Certaines comprennent également qu'il est question de la « liberty of women »

qui peuvent « work et avoir children without souci ».

Personne ne peut lui faire remarquer que la question n'est pas tellement d'allaiter ou de ne pas le faire, mais plutôt d'avoir accès à l'eau potable, puisque le visiteur ne parle pas un mot d'espagnol.

Personne non plus ne lui rappelle que le problème n'est pas d'aller travailler ou de s'occuper de ses enfants, mais plutôt la multinationale qui s'est approprié la quasi totalité des champs environnants pour y faire pousser de la palme... et produire l'huile de palme qui enrichira le fameux breuvage lacté. « Merci de nous offrir le fruit de notre terre que tu as joyeusement pillé », lance une femme en espagnol. « Et de nous expliquer comment nourrir nos bébés, toi qui le fais tous les jours », se moque une autre.

Personne ne prononce les mots auxquels Nespo est associé : pour les plus jeunes « sucre ajouté dans les poudres destinées aux pays du Sud », pour les plus anciennes « empoisonnement et malnutrition dus au mélange à l'eau non potable ». Tout cela, personne ne le dit. Mais

aucune des femmes ne prend les paquets joyeusement illustrés de bébés blonds et joufflus.

Aussi vite arrivé, aussi vite reparti, M. Maxi-croissance semble déçu du peu d'engouement qu'a suscité sa généreuse offre. Pressé, car il compte bien arriver à son hôtel avant la tombée de la nuit, il s'engouffre sur un chemin de terre non balisé. Les roues s'enfoncent, le camion s'embourbe. Des coups d'accélérateur et de volant mal négociés, la cargaison tangue et finit dans la rivière qui longe le chemin forestier. Une voie lactée se déverse dans les remous du cours d'eau. Notre ami ne prend pas le temps d'admirer les formes miroitantes qui se dessinent et s'acharne sur sa roue arrière à grands coups de pied.

Il ne passera pas sa soirée à siroter une margarita au bar de l'hôtel. Et la poudre aux yeux lactée qui promettait un geste d'amour maternel alors qu'elle est une action juteuse de la multinationale disparaîtra, engloutie par la nature. Cette année, les poissons seront beaux et vitaminés. Et ce soir, ce sont les mères qui décideront avec quoi et comment elles nourriront leurs enfants.

Théâtre LE POCHE

LE CŒUR DE LA TERRE SAISON 2025-26

Venez découvrir la nouvelle saison du Théâtre LE POCHE
sous la direction de Martine Corbat !

24 SEPTEMBRE - 12 OCTOBRE

Le vieil incendie

• TEXTE Elisa Shua Dusapin • MISE EN SCÈNE Ludovic Chazaud

30 OCTOBRE - 12 NOVEMBRE

Sous la peau

• TEXTE Valérie Poirier • MISE EN SCÈNE Tamara Fischer

04 DÉCEMBRE - 21 DÉCEMBRE

On s'inquiètera en janvier - LE POCHE Cabaret

• TEXTE Camille Rebetez, Rebecca Vaissermann, Daniel Vuataz,
Fanny Wobmann • MISE EN SCÈNE Antoine Courvoisier

06 JANVIER - 17 JANVIER

Territoires intimes

• MISE EN SCÈNE Jonas, Paola Pagani

05 - 15 FÉVRIER

Lettre à mon dictateur

• TEXTE Eugène • MISE EN SCÈNE Geneviève Pasquier

12 MARS - 01 AVRIL

La grande ourse

• TEXTE Penda Diouf • MISE EN SCÈNE Evelyne Castellino

23 AVRIL - 13 MAI

Comeback

• TEXTE & MISE EN SCÈNE Eugénie Rebetez

ABONNEZ-VOUS !

- **La sirène**
Abonnement solo complet 7 spectacles CHF 130.-
- **Le cerf volant**
Abonnement duo complet 7 spectacles pour deux personnes CHF 245.-
- **La louve**
Abonnement 3 spectacles à choix CHF 60.-
- **Le papillon**
10 billets à partager CHF 200.-

Plus d'informations sur www.lepoche.ch



DESSIN AMBRE DOMERGUE

D'eau et d'amour

STÉPHANE BLOK

Nous n'osons pas
Ou plutôt devrais-je dire
Tout porte à croire que nous n'osons pas
Pourquoi n'osons-nous pas ?
Je n'en sais rien
Peut-être la volonté nous manque-t-elle ?
Possible
Pourquoi ?
Je n'en sais rien
Peut-être un mélange des deux
Pas assez de volonté pour oser ?
Pourtant
Cela simplifierait bien les choses
Pourquoi alors ne pas oser ?
C'est à n'y rien comprendre
Ce serait si simple
Un claquement de doigts
Et tout basculerait
Une révolution
Finie la course
Un arrêt
Oser
Oser s'arrêter
Un instant
Prolonger cet instant
S'arrêter de faire
S'arrêter de faire des choses
Ce faire maladif
Ce faire qui définit
Qui fait exister
Valorise
Faire
Faire des choses
Qu'importe
Des choses utiles
Éprouvantes
Laborieuses
Improbables
Dangereuses
Justes ou injustes
Généreuses
Responsables
Faire différemment
Mais faire
Toujours plus haut, plus fort, plus malin

Nous n'avons qu'une seule vie
Il faut en faire quelque chose
Ambitions, projets, passions
Se lever tous les matins
Semaines de vacances
Activités
Jours fériés
Activités
Participer
Faire
Faire surchauffé
Faire inégalité
Des gens sur le bas-côté
Faire tristesse
Détruire brûler
Faire l'horreur
Modifier violemment
Creuser ériger
Projeter décider
Spéculer s'enrichir
Sur son compte
Chacun son compte
Chacun pour soi
Tout seul toute seule
Tout seul le loser
Toute seule la winner
Parler tout seul
Ne plus comprendre
Tourner en rond
Tourner sur soi
Demander de l'aide
De l'écoute, de l'attention
Fin de la compétition
Suspension
Attendre
Observer
Prendre soin
Nourrir
Chérir
De l'amour
Beaucoup d'eau fraîche
Et le temps long
Voilà ce qui nous constitue
Depuis longtemps



L'amour-propre



01.



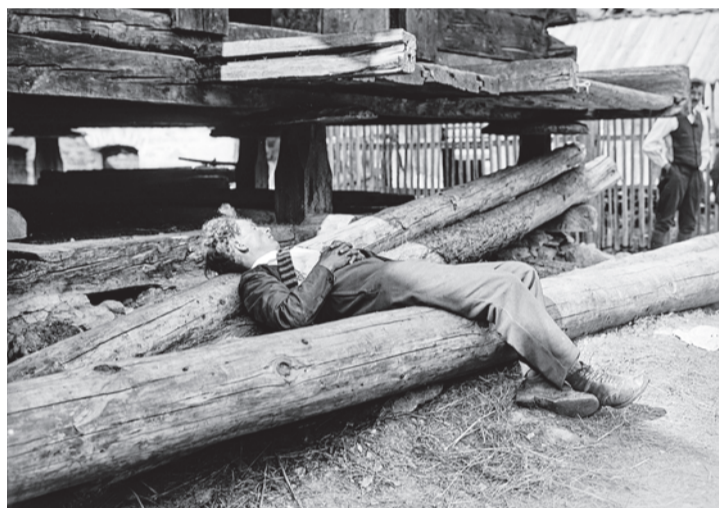
02.



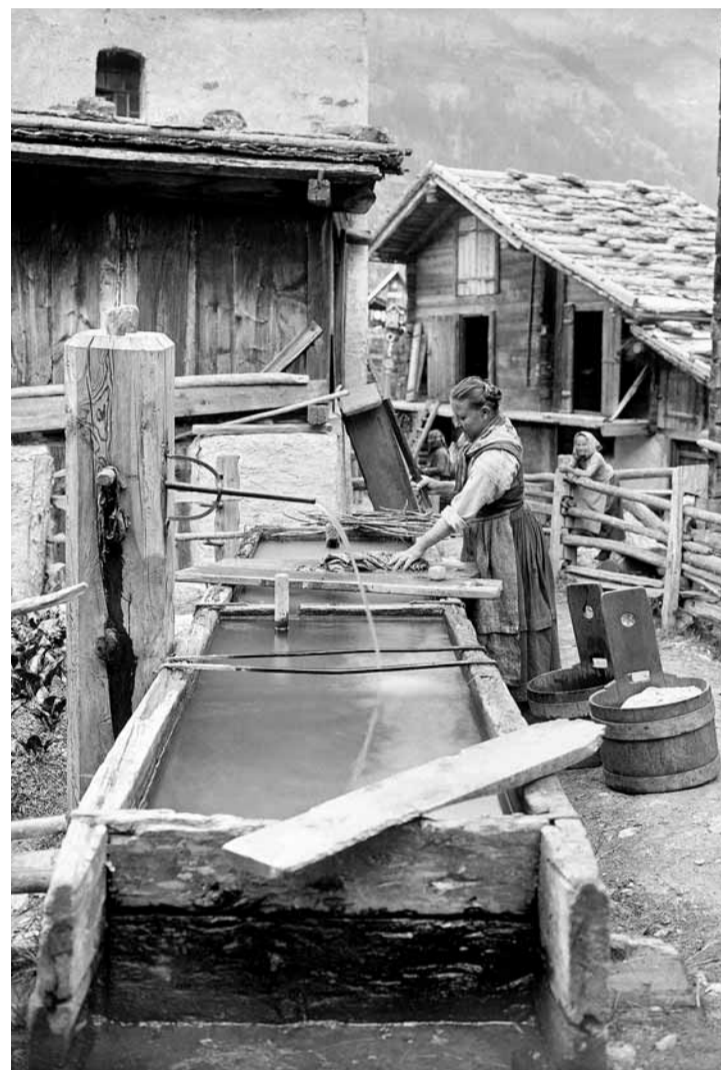
03.



04.



05.



08.



06.



07.



09.



10.

IZET SHESHIVARI

Où se rencontrent le corps et l'esprit comme le ciel et la terre depuis la nuit des temps? L'eau en bouteille est maudite. Est-ce que l'eau du robinet coule comme une bénédiction des fontaines domestiques? Et nos repères géologiques, sont-ils à l'égout? Les images instantanées ont été remplacées par la permanence de l'image, souvent de soi. L'appareil Polaroid® a fait une timide réapparition et plouf dans l'eau! Allo, allo! Les images de Rudolf Zinggeler (1864-1954), un fabricant de soie de Richterswil, nous permettent une pause dans nos modes de vie toujours plus rapides. Son archive photographique est abondam-

ment fournie en vues de paysages de haute montagne, en processus naturels de transformation, en bâtiments, en portraits et en idylles villageoises des cantons du Valais, du Tessin et des Grisons de 1890 à 1936. Le corpus documentaire, d'une grande diversité, présente des femmes et des hommes au quotidien dans leur environnement naturel et immédiat. La pose n'est pas ici une posture ni une imposture, il s'agit d'un temps suspendu entre ciel et terre où l'eau révèle non seulement l'image sur la plaque de verre ou le ruban du négatif mais aussi la vie.

Cette deuxième sélection de la « planche contact » présente une fraction des 16 000 négatifs sur verre et plastique et de 16 340 tirages photographiques conservés par le Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale suisse.

01. Vaste champ de neige au col du Monte Moro, vue vers le Mont Rose, Saas Almagell, 1900. EAD-ZING-14223

02. Porte du glacier de Fee, d'où coule un ruisseau, Saas Fee, 1910. EADZING-6102

03. Terrain rocheux avec un bloc erratique de la taille d'une maison, dans la région de Mattmark, Saas Almagell, 1898. EAD-ZING-6187

04. Ruisseau de la vallée de la Navisence, passerelle primitive dans le hameau de Mottec, mélezes et petit ravin, Ayer, 1924. EAD-ZING-6677

05. Grenier valaisan où des rondins de bois servent à la sieste, Evolène, 1922. EAD-ZING-12505

06. Femme lavant du linge, Evolène, 1923. EAD-ZING-6283

07. Jeune fermière avec ses trois enfants assis sur des marches devant la porte d'entrée, Vals, entre 1930 et 1936. EAD-ZING-11060

08. Fermière lavant du linge à la fontaine de Tamatten, Saas Grund, 1920. EAD-ZING-6039

09. La plaine de la vallée d'Ulrichen, vue d'un camion tombé sur le bas-côté, 1921. EAD-ZING-12424

10. Débarcadère sur le quai Gustave-Ador, vue sur les immeubles du quai, le pont du Mont-Blanc et l'île Rousseau, Genève, 1890. EAD-ZING-6718

Remerciements à Beat Scherrer et au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale suisse
www.nb.admin.ch/graphica
www.nb.admin.ch/snl/fr/home/portrait/ce/collections/photographies/zinggeler.html
www.izet.ch



Buster Yañez & ANZAL '25

Natif

Le petit chat aux yeux noyés qui passa tout l'hiver dans la bibliothèque, une fois sorti, la fleur poudrée le fait éternuer, le petit chat que l'haleine des vieux livres réchauffait. Le plancher des vaches, pas de quoi sauter au plafond. Les roses lui apprennent à ne pas arriver en avance au jardin. La rosée est leur maquillage. Je garde la perle au nez, dit le chaton. Tout de même !

JEAN-LUC BABEL

Couleur de muraille, je me rêvais tag. Au début je me suis entraîné à raser le mur, à passer devant chez moi sans m'arrêter. Pour voir. La chanson devenait grave, comme les trains qui s'éloignent. « Il fait beau » ne se dit pas de nuit. Pourtant un migrateur nocturne traversa le ciel et, d'une fiente imparable, sur l'épaule, m'adouba dans la fatalité du bonheur. J'étais parti. L'horizon a mis haut la barre. Pour nous encourager, les grands disaient qu'on verrait bien pire dans la vie, plus tard.

En abandonnant le pays j'ai donné à l'épouvantail une tape amicale qui secoua la poussière de sa poitrine de haillons. « Ce nuage de bonne terre ne t'emportera pas loin, semblait-il dire. Tu connaîtras la boue des chemins. » La haie arracha quelques brins de laine à ma veste. Les oiseaux se dirent sensibles à ce qu'ils prenaient, les blancs-becs (aussi les jaunes), pour une attention délicate. Grâce aux castors je traversai la frontière à pied sec (un cheveu bleu sur la carte).

« On ne te fera pas de cadeaux, m'avertit le corbeau de la Cocagne où j'entrais. Le Ciel hait la quiétude de ceux qu'il a destinés à l'errance. »

La fête est finie. Au grand huit j'ai volé une bouffée de vertige pour pimenter le bord des toits et les corniches. Du train fantôme je conserve une pincée de trouille verte qui coupera la graine de curieux. Du palais des glaces, un goût de narcisse; du tir aux pipes un parfum de roulette russe; des montagnes russes, etc.

Habitant l'école communale, enfant d'un maître, je n'ai jamais pris le chemin des écoliers. Petit à la chair de poulet, aux nerfs de mimosa, j'ignore tout des buissons, n'ai rien appris des ruisseaux, m'embrouille aux carrefours. Un jour d'été les cahiers flambèrent dans la cour de récréation. L'aventure commença. La route était sinueuse et silencieuse. Les furets, figés, tournés vers la même direction, se taisaient. Je suivis leurs regards. J'entendis bourdonner un râle. Un motard mourait derrière la haie.

« Voilà le sort des enfants obstinés, me dit le cantonnier. Pauv' gars. Sa mère est ravaudeuse au village. Elle coupe en deux les draps usés, dans le sens de la longueur, et coud ensemble les bords extérieurs. Il dormira sur la cicatrice. »

*

Je ne mettrai pas les dates, je signalerai où et quand descendre. Voyager fatigüe.

On compte les bornes.

Ce serait peut-être plus joli en lis, en milles, en lieues ou en verstes. Il faut prendre la vie où elle en est. Toutes espèces de mondes et de gens surgissaient devant moi.

Les gens.

Peintres et sculpteurs se respectent. Ils mettent la main à la pâte. Ce sont des manuels, ils sifflotent en travaillant.

Les musiciens sortent. Ils jouent ensemble et s'écouent avec bienveillance et entrain. Ils s'ouvrent.

Les écrivains se détestent comme les colleurs d'affiches (qu'ils sont). À l'étape je n'ouvre jamais le livre que j'avais glissé dans mon bagage. Je préfère, yeux fermés, le crépitement du shampooing dans les oreilles. Pourtant je crains les labyrinthes et garde un pied dans les portes.



Les déserts.

Il m'arrive de sauter sur un interminable convoi de minerai. Le ciel s'arrête avec le train. Je finis le paysage à pied.

Les îles au sud.

Les noix ne donnent que du lait. On peut apporter son trésor. Les récifs sont coupants comme les sangliers. Les volcans digèrent les lingots. Les vallées sont à double fond; les cavernes, des paniers percés. Tes diamants pâlaient dans les grottes marines. Planque ailleurs ton butin.

Les vainqueurs, à eux d'écrire l'histoire. Les perdants tiendront des journaux. Je n'ai jamais compris le rôle de la craie au billard. Et que fabrique l'encre au bout de ma plume ?

*

L'aurore se débarrasse de ses gants. La terre est rose. Le soleil sort sa canne-épée; l'étang est un fantôme de brume. Les chevaliers teutoniques y noyèrent des caisses d'or en abandonnant le château en quatrième vitesse devant la ruée des croquants. Ils ne sont pas revenus. L'étang fait peur. L'idiote est là qui fait des ronds de bave dans l'eau noire. M'invitera-t-elle dans son cauchemar? La bouche large où pointe une langue de vouivre inspira l'emploi horizontal de l'arc tel qu'on l'enseigne depuis à l'armée des cupidons. L'histoire aurait pu s'arrêter là. Or le printemps est entré en s'écriant coucou. Nous l'avions bien un peu cherché.

*

J'ai distrait des cercles de villageois. J'ai fait des tours. On m'a cru parfois magicien; on m'a dit, plus justement, jongleur habile. Je ne suis qu'haltérophile, soulevant les mots lourds pour les remettre à la même place. Papières cousues comme les poches des croupiers, je cherche maintenant dans quelle langue me taire. Le jour se lève. La pluie tinte aux barreaux de la fenêtre. On dirait que les éboueurs trinquent au champagne.

Fin.

Ici, fausse sortie. La version cinéma finit sur une note plus colorée :

Dans les mines d'Eldorado, la stalactite ne se mouche pas du coude. L'enfant prodigue est revenu, la ceinture lourde de tout l'or du monde. Il est en vue des murs de la ville. Alors les portiques s'alarment comme à Jéricho. Les natifs montent aux créneaux, ils canardent sans crier gare.

On me dépouille. On me laisse entrer.

Estime-toi heureux. Tu sautais à l'élastique sous les ponts : tu joues de l'accordéon - la rue c'est donnant donnant.

Les poubelles roulantes n'ont pas été rentrées, elles dérivent lentement, se tamponnent en troupeau creux. Ce carrosse qui gêne, dites que c'est à moi. Je reviendrai chercher la citrouille crevée, aux longues éraflures gardiennes de mémoire.

Elle m'allait comme une peau, cette âme, j'étais né et j'avais grandi avec elle, qui maintenant décolle. Pauv' gars.

Le cantonnier a dit pouce. À ce mot il a joint le geste, planté un pouce en terre et tourné l'index comme la branche d'un compas.

« Tel est ton lot » a-t-il dit entre ses dents, d'un ton sans réplique.

Quel proscrit n'a eu sa revanche au tapis vert, broutant comme quatre le trèfle par la feuille ?



Le chant du glacier

Avec *Aletsch Negative*, l'artiste valaisanne Laurence Bonvin nous entraîne dans les entrailles du plus grand glacier des Alpes, le glacier d'Aletsch, à travers une œuvre multidisciplinaire mêlant photographie, film et livre. Documentaire et expérimental.

BERTRAND TAPPOLET

Plus qu'une simple exploration visuelle, *Aletsch Negative* constitue une plongée sensorielle et poétique dans un paysage en voie de disparition. En jouant sur les négatifs photographiques initiaux en couleurs, où le bleu glacial se métamorphose en teintes organiques évoquant la chair et le sang, Laurence Bonvin nous présente le glacier non pas comme un bloc de glace immuable, mais comme un corps vivant, souffrant, et inexorablement en déclin. Elle voit le jour en 1967 à Crans-Montana jouxtant le glacier de la Plaine Morte, l'un des plus grands d'Europe. En suivant l'augmentation de température de 4°C d'ici la fin du siècle, il aura disparu en 2070. Mais pour l'artiste, l'ancien géant de glace fait partie de son imaginaire. Il est emplis de récits périlleux – chutes, disparitions – ou légendaires, un sas entre le monde des vivants et celui des trépassés. Le glacier est une nécessaire beauté à pérenniser pour ne pas verser dans l'éco-anxiété qui désespère.

L'artiste arpente jour après jour le glacier d'Aletsch au plus près, parcourant rimayes, séracs et torrents, dans une approche organique

et féminine, rappelant que les représentations glaciaires ont été historiquement l'apanage du masculin. De menaçant, le glacier en devient familier, vulnérable rejoignant l'écoféminisme. « Il est question d'un corps glaciaire comme les humains ont des corps souffrants. J'ai tenté de rendre visibles et audibles les liens entre humains et glaciers. En passant l'image de la glace en négatif, elle devient couleur chair et sang, délaissant une partie de son bleu qui en fait un joyau à préserver. Je développe un point de vue surplombant et proche comme s'il s'agissait d'un paysage abstrait, quasi-aérien avec ses méandres et reliefs », explique Laurence Bonvin en rupture avec une histoire de la peinture de paysage alpin le figurant souvent au lointain. Cette analogie, magnifiée par une inversion des couleurs et une attention particulière aux flux, confère au glacier une humanité troublante. Celle qui enseigne la photographie à l'École cantonale d'art de Lausanne depuis 2001 ne se contente pas d'enregistrer : elle transforme la glace en un miroir de notre propre fragilité face aux changements climatiques.

Cryosphère en péril

La lente agonie d'un géant millénaire est ici capturée. Le glacier d'Aletsch, qui s'étendait jadis avec majesté sur les Alpes suisses, pourrait

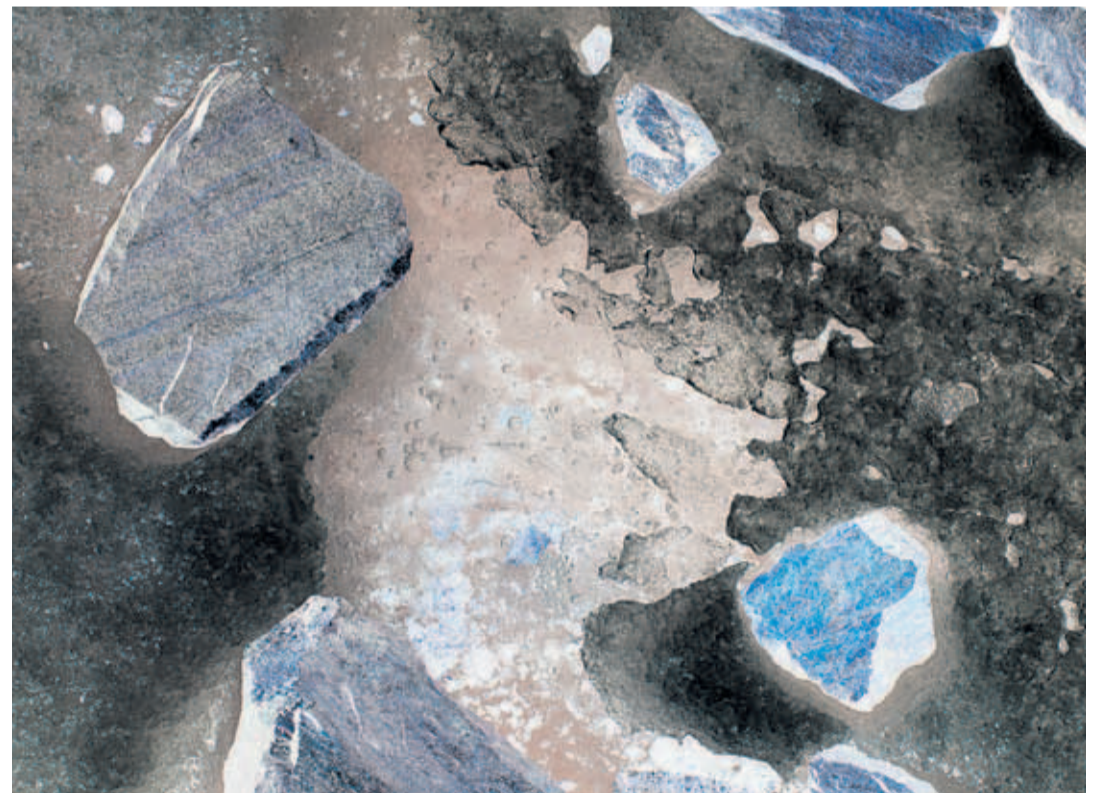
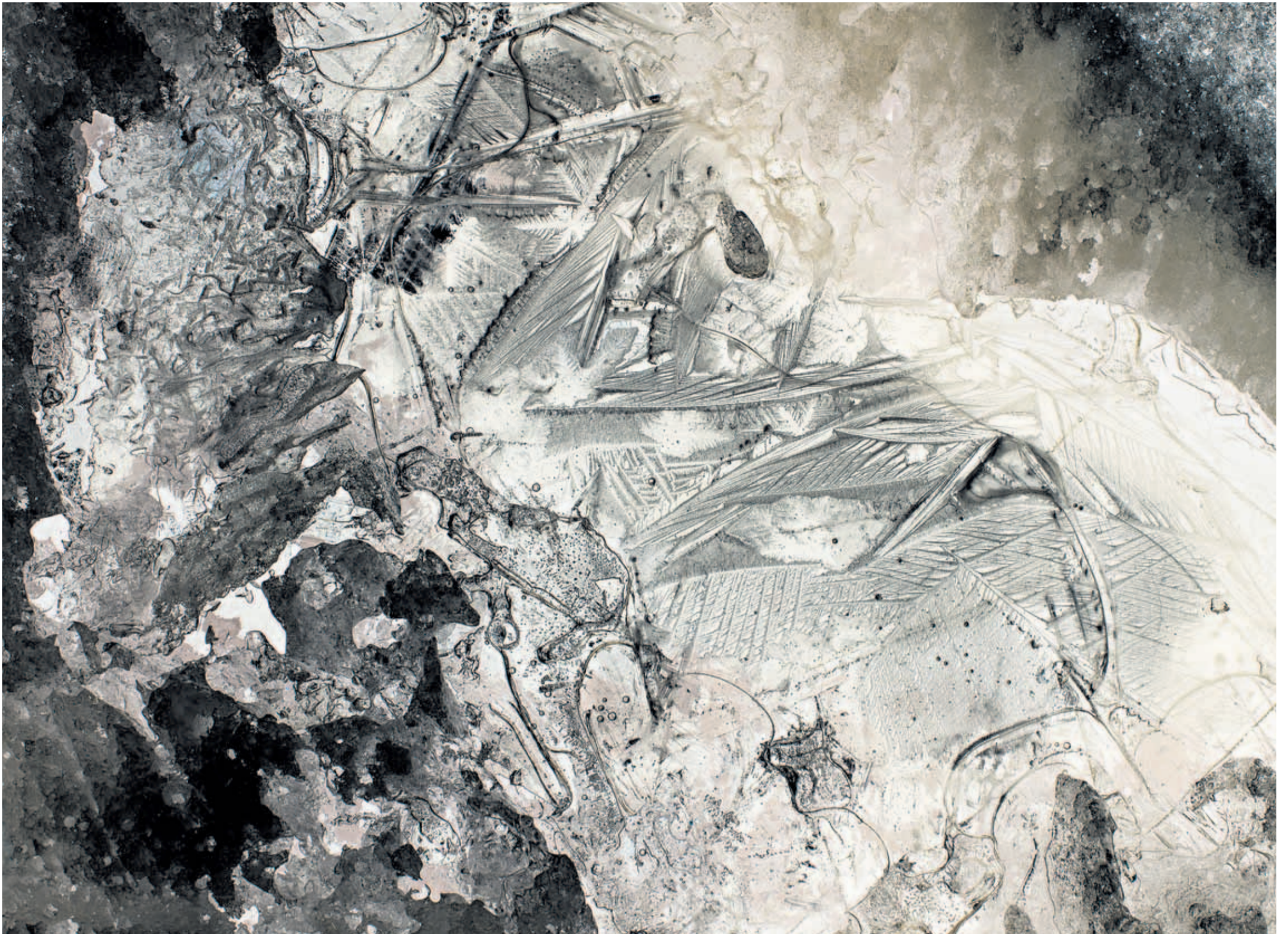
n'être plus qu'un souvenir à la fin du siècle, tout comme d'autres éléments de la cryosphère – calottes polaires, pergélisol, régions sous neige, glace de mer, lac ou rivière. Chaque craquement, chaque ruissellement d'eau saisi par les enregistrements sonores de la photographe et cinéaste fait résonner cette perte comme un appel à l'action.

La disparition des glaciers a des effets problématiques. Ne stockent-ils pas une importante part des réserves en eau douce ? Leur fonte rapide ne perturbe-t-elle pas les écosystèmes locaux et les populations qui en dépendent ? Ceci en accroissant les risques d'inondation et de sécheresse touchant rivières et nappes phréatiques. « J'ai sondé l'intérieur de ce glacier faisant partie des paysages de mon enfance. Il s'agit de développer un lien intime à la grotte glaciaire et à ses crevasses. Il y a une forme de chant glaciaire avec les sons de l'écoulement de l'eau, des ruisseaux aux rivières. » De 2000 à 2019, les glaciers au plan mondial ont perdu en moyenne 267 milliards de tonnes de glace par an alors que ceux de Suisse ont vu disparaître 2,5% de leur volume en 2024 et 10% les deux années précédentes. Cette disparition marque aussi celle de l'humanité « ne pouvant plus perdurer, tout du moins dans son mode de vie actuel dominant ». Mais à l'instar des écrits

du sociologue anthropologue Bruno Latour et de la psychologue philosophe des sciences Vinciane Despret, un autre rapport sensible au végétal et aux animaux se développe décentrant l'humain dans l'univers, relève l'artiste.

Vibrations

Visible sur son site, le film de Laurence Bonvin joue sur la tension entre l'image fixe et l'image animée. Les photographies, bien qu'apparemment figées, vibrent d'une vie interne, comme si elles reflétaient les flux incessants qui animent la glace. Par le biais de l'animation, la réalisation fait passer les images d'un état statique à un mouvement continu, créant une analogie frappante avec la fonte progressive de la glace en eau. Ce processus, amplifié par une bande sonore composée de sons naturels enregistrés sur place montant en intensité, transforme chaque vision en une expérience immersive et sensorielle. « Au départ, nous sommes dans la vision rapprochée du gel des surfaces et de la glace. Une seconde phase a une dominante neigeuse avant de s'immerger dans la roche se mêlant à l'eau de la fonte au cœur d'un moulin glaciaire. » Quant à elles, les photographies en négatif bouleversent également notre perception traditionnelle du glacier. Ce qui était pur et immaculé devient



inquiétant et mystérieux, noirci. L'inversion des couleurs transforme les paysages alpins en tableaux organiques, jouant sur l'ambiguïté et interrogeant notre compréhension visuelle et émotionnelle. Selon l'historienne de l'art Federica Martini, le glacier « se présente en tant que générateur de récits, en plus d'être une archive à temporalités multiples comme tout organisme ou objet poétique. »¹

Transformations du monde

Avec *Aletsch Negative* l'artiste ne se contente pas de documenter un phénomène climatique. Elle crée une œuvre profondément mélancolique, une élégie visuelle pour un monde qui s'efface. Chaque séquence, chaque image est empreinte d'une douleur palpable, mais aussi d'une beauté hypnotique. Saisir la transfor-

mation du glacier d'Aletsch nous rappelle la fugacité de la nature et l'urgence de préserver ce qui peut encore l'être. Depuis longtemps, Laurence Bonvin s'intéresse aux lieux en mutation : zones urbaines, paysages naturels ou sites historiques chargés de mémoire.

Par le passé, elle a ainsi souvent porté son regard sur l'architecture. Que l'on songe à *Blikkiesdorp* (2009) et sa région démunie aux environs de l'aéroport du Cap. Des petites maisons érigées pour faire place nette face à l'omniprésence de la précarité à l'aube de la Coupe du monde de football en 2010. Au Chili, elle se fait le sismographe visuel d'une cité spectrale sur un site où les opposants à la dictature de Pinochet furent détenus et torturés (*Chacabuco*, 2017-2019). La série *Post Tōhoku* (2015) dévoile les digues de béton barrant certains littoraux

japonais. Censées prévenir des tsunamis, ces barrières coupant les habitants de la mer se révèlent dispendieuses à l'entretien pour les collectivités locales ruinées par le tsunami de 2011. Fort problématiques au plan des écosystèmes impactés, elles contribuent au « sentiment de désolation profonde et de perte qui hantent ces endroits », dit l'artiste sur son site. L'année 2021 la voit réaliser *Siwa*, série se cristallisant autour de Shali, une ex-forteresse du XII^e siècle en forme de dédale, en Égypte. Elle est faite d'un alliage de terre, sel et cailloux. Selon des modalités autres qu'*Aletsch Negative*, l'ensemble joue de lignes et de sinuosités mises en rythmes.

* Cité dans : Laurence Bonvin, *Aletsch Negative*, Les Presses du réel, 2020, p. 136.

laurencebonvin.com/aletsch-negative

Le lac pour tous

ANTONIO HODGERS*

Au sein du Département du territoire, l'eau est une question qui m'a tenu particulièrement à cœur pendant ces huit dernières années. Parmi les vingt usages principaux que l'eau rend aux êtres humains et aux autres êtres vivants, l'État se doit d'être particulièrement attentif aux usages dits « communs ». En effet, ces usages sont d'intérêt général et ne sont pas soumis à redevance pour un usage accru (commercialisation d'un service lié à l'eau) : à ce titre, ils sont mis à disposition gratuitement. Il faut penser ici essentiellement à la pratique des sports nautiques, au rafraîchissement de l'espace public, à l'abreuvement des animaux, grâce aux eaux de surface et « sans moyens mécaniques » dit la loi. Parmi ces usages, plusieurs ont gagné en importance ces dernières années en raison notamment du changement climatique, à l'apparition de nouvelles activités ludiques et bien sûr de la densification de la population dans la région.

De ce fait, il m'a particulièrement importé que la baignade reste facilement accessible pour les Genevoises et les Genevois de toutes les catégories de population. En effet, les personnes vivant à distance du lac dans des quartiers très minéralisés, donc très chauds en été, ont de plus en plus besoin de pouvoir se rafraîchir en sortant de chez eux. Le territoire du canton de Genève offre plusieurs possibilités grâce à la présence du Rhône et du Léman.

C'est ainsi que j'ai demandé à mes services de proposer les dispositions qui garantiraient cet usage via un projet de loi. Ce dernier a été accepté par le Grand Conseil après discussion en commission, si bien que, depuis l'automne 2024, la loi cantonale sur les eaux permet de veiller à ce que les « secteurs de baignade propriété des collectivités publiques soient accessibles au public, en principe gratuitement », et surtout qu'un « accès différencié en fonction du domicile soit prohibé ».

Après plusieurs discussions avec les onze communes genevoises riveraines du lac, il a été convenu que la disposition générale ci-



La Cédille à Cologny et la plage des Eaux-Vives. Photographies Loris von Siebenthal

dessus pouvait être adaptée pour « l'accès aux secteurs disposant d'infrastructures ou offrant des prestations d'une certaine importance ». Parmi les prestations, la question de la surveillance est particulièrement importante, notamment en ce qui concerne les aménagements pour les familles et les enfants. Il faut rappeler que, comme il n'est pas possible de surveiller en tout temps l'intégralité des rivages en milieu naturel que sont le Rhône et le Léman, il importe aux autorités que plusieurs lieux de baignade permettant une sécurité accrue soient désignés et accessibles facilement.

La loi ajoute que « les prix d'entrée en fonction du domicile sont prohibés » et que « la tarification ne doit pas constituer une mesure excluant l'accès aux secteurs de baignade à certaines catégories de la population ». Le Petit-Lac genevois offre une trentaine de ces secteurs à la population, ce que certains pourront juger peu quantitativement, mais qui représente déjà un grand privilège par rapport à de nombreux autres territoires et aussi une augmentation importante par rapport à ce qui était disponible il y a encore une vingtaine d'années. Dans tous ces lieux, la qualité des eaux de baignade est contrôlée de mi-avril à fin septembre par mes équipes et si l'état sanitaire n'est pas satisfaisant, l'accès est fermé en coordination avec le médecin cantonal.

C'est l'occasion pour moi de me réjouir du travail de tous les acteurs qui ont contribué à améliorer constamment les lieux d'accès (en particulier les communes riveraines) et surtout la qualité de l'eau du lac depuis plusieurs décennies (en particulier la CIPEL), et de formuler l'augure que nous soyons tous assez sages pour entretenir cette immense chance qui nous a été donnée par la nature.

*Conseiller d'État en charge du Département du territoire.

Recette de saison

Potage façon végane (ou pas)



DESSIN HERRMANN

Il faut parfois savoir sortir des sentiers battus et nager en d'autres eaux. Fi donc de la gastronomie locale et ses éternels filets de perches ou de truites, goujonnettes de féra et autres quenelles de brochet. L'heure est à l'aventure et à l'exotisme. Mais pas trop tout de même. C'est pourquoi nous vous proposons dans ces colonnes une recette à réaliser avec l'un des plus redoutables envahisseurs de notre écosystème. Étonnement, il s'agit d'un végétal. Nous voulons parler de la trop tristement réputée renouée japonaise, que nous peinons tant à combattre.

Cette herbacée invasive prolifère certes partout, mais a une prédilection pour les rives et les berges de nos cours d'eau et de nos lacs. Régulièrement, des campagnes d'arrachage sont mises en place dans la vaine intention de l'éradiquer. Vœux pieux s'il en est. On ne nous informe cependant pas suffisamment sur les innombrables vertus thérapeutiques et culinaires de cette plante. Nul besoin d'être chinois pour le savoir. Pour le bien-être de notre nature et de notre santé, ne résistez donc pas à la tentation de la consommer à outrance. Avec son petit goût acidulé de cresson, elle fera le bonheur de vos repas, des entrées salées aux desserts sucrés.

Cueillez en conséquence de jeunes pousses de renouées. Crues, elles peuvent entrer dans la composition de salades ou de plats de crudités,

voire servir d'épices. Sinon, blanchissez-les brièvement pour les intégrer dans des sauces, des vinaigrettes, ou encore dans un pesto à la place du traditionnel basilic, dans des tartes ou des croustillants. Vous pouvez aussi en faire un délicieux potage.

Émincez finement une belle échalote que vous faites revenir à feu doux dans une noisette de beurre ou, pour les véganes, dans un corps gras végétal. Jetez-y deux pommes de terre épluchées et coupées en petits morceaux, votre récolte de renouées, hormis quelques feuilles pour la déco, un bouillon de légumes, de l'eau et un verre de vin blanc de la région. Le tout ayant cuit le temps nécessaire, passez tout cela au mixeur, puis au chinois.

Pour les carnivores, si d'aventure vous trouvez dans vos pérégrinations lacustres cet autre envahisseur terrifiant qu'est la tortue de Floride, malgré l'affection naturelle que vous pourriez ressentir pour elle, n'hésitez pas à l'ébouillanter dans votre bouillon, sans avoir oublié évidemment au préalable de la sortir de sa carapace, de lui couper les pattes et la tête et de l'avoir éviscérée. Vous ferez un geste pour la planète !

Pour les plus intransigeants en matière de présentation, les carapaces des tortues de Floride, outre pour la fabrication de luths et autres ukulélés, font de très jolis bols à soupe.

Le chef

Une fois encore, Lionel Gauthier et Philippe Constantin croisent la plume pour vous narrer des vérités historiques, agrémentées comme il se doit d'un peu de sel.

La vraie histoire

LIONEL GAUTHIER*

Il est traditionnellement question dans cette chronique d'événements s'étant déroulés il y a belle lurette. Exception qui confirme la règle, la vraie histoire du jour date de l'été dernier. Cerise sur le gâteau, elle est plus vraie que nature, puisque l'auteur et le principal protagoniste ne font qu'un.

Tout commence par un beau jour de juillet. Accompagné de trois de mes collègues, nous embarquons à bord du *Héron cendré*, un canot automobile de 1955 appartenant au meilleur photographe de Prangins. Le but de notre excursion : un cabanon du côté de Buchillon où nous attend un bateau susceptible d'intégrer les collections du Musée du Léman.

Le voyage aller est un bonheur. La vitesse. Le vent dans les cheveux. La liberté. J'en perds même ma casquette qui s'envole. L'arrivée à Buchillon est célébrée par une sympathique agape. Il y a du soleil, de la bonne humeur. Tout est parfait.

Et puis, c'est l'heure du retour. Un lac d'huile. La vitesse de nouveau. Et l'insouciance qui s'envole quand je remarque dans notre sillage un bateau noir qui se rapproche rapidement. C'est la police qui m'ordonne de m'arrêter. Je coupe les gaz, j'ai déjà compris. Je vais bien trop vite alors que nous sommes à moins de 300 mètres de la rive.

Inspection des gilets de sauvetage. Ouf, on les a. Contrôle de mon permis. Évidemment, je l'ai oublié chez moi. Vérification de nos identités. Je décline mon nom et ma profession. Les policiers n'en reviennent pas d'avoir arrêté le conservateur du Musée du Léman pour excès de vitesse sur le lac. Un sermon, une signature. On peut repartir.

Les mois passent et rien ne vient. Naïvement, je commence à penser que les pandores ont eu pitié de moi, que le fait que je consacre ma vie professionnelle au lac les a émus, et que par solidarité lacustre, ils ont décidé de passer l'éponge.

Que nenni. Simple question de temps. Sans doute un excès de lenteur pour me punir de mon excès de vitesse. C'est donc en novembre que je reçois ma bûche. Bien plus salée que l'eau sur laquelle j'ai joué les Fangio. Toutefois... magnanime, l'autorité m'informe que je peux échapper à l'amende. Il me suffit pour cela de passer deux jours en prison. Je me vois déjà faire les grands titres des journaux. «Le conservateur du Musée du Léman emprisonné pour un excès de vitesse sur le lac», ça aurait de la gueule. La gloire est là, toute proche. Mais... je me dégonfle et paie la douloureuse. N'est pas Bonivard qui veut.

* Conservateur du Musée du Léman.

L'histoire vraie

PHILIPPE CONSTANTIN

Quand mon très cher ami et collègue Lionel Gauthier, conservateur du Musée du Léman, m'a narré ses péripéties policières, pour ne pas dire ses déboires, j'avoue en avoir été fort surpris.

Certes, je suis d'un autre temps. Mon visage seul, parcheminé comme un palimpseste du bas Moyen Âge, suffirait par ailleurs à le prouver. Toujours est-il qu'à l'époque de ma jeunesse et bien plus tard encore, avant que la politique ne se mêle de supprimer tous les petits arrangements sans conséquence et que chaque fonctionnaire espionne son voisin autant qu'il en a peur, l'unique énonciation de mon nom ou de ma fonction m'exonérait de toute question ou de tout blâme.

Il m'est arrivé cependant une fois une mésaventure qui faillit me coûter ma réputation. C'était une fin de soirée estivale, à la sortie du Bar de la Frontière. Un de ces *no man's lands* interlopes qu'on s'attendrait trouver plutôt à Maracaibo ou à Macao. De l'aube à la nuit, c'était le lieu de rencontre de toute la pègre lémanique, voleurs, receleurs, boucaniers et aventuriers lacustres. Il y avait là des trafiquants de drogue, des joueurs de black jack et de poker, voire parfois de roulette russe, des buveurs invétérés d'alcool frelaté bon marché,

sans parler des filles de joie pas toujours si joyeuses.

La particularité de ce bar était de se trouver au beau milieu du lac, la ligne de frontière sur les cartes officielles ayant laissé un espace d'une centaine de mètres entre la Suisse et la France, créant ainsi une zone neutre et sans gouvernement. La police du lac ne s'y aventurerait jamais. Pour nous, jeunes adultes imberbes, c'était le lieu de tous les fantasmes où se dévergondent.

Ce soir-là, pourtant, elle nous attendait à quelques encablures du bar flottant, en eaux suisses. Notre état d'ébriété avancé et nos rododromades encouragèrent la gendarmerie à confisquer notre canot moteur, fraîchement verni et à peine sorti du chantier naval. Nous crûmes notre dernière heure venue, les pandores lémaniques agitant au-dessus de nos têtes la menace d'une dénonciation auprès du ministère public et de nos parents.

Dieu merci, sans que nous ayons jamais rien su du dénouement, l'affaire ne fit pas plus de vagues que cela et nous n'en entendîmes jamais parler. Toujours est-il que, de ce jour-là, nous ne remîmes jamais les pieds au Bar de la Frontière et je gage que mon ami Lionel ne fera plus d'excès de vitesse en entrant dans un port.

DESSIN MATTHIEU BERTHOD



ZUL 2222, un lac, deux pays, une utopie !

ZUL, c'est la Zone utopique lémanique, un récit collectif, une utopie concrète aussi paisible et fantaisiste qu'ambitieuse et rassembleuse, pour rêver une foire lacustre en 2222, pour faire grandir la taille des jambes de nos imaginaires !

JÉRÔME BOUVET

Parole de Zulien ! En 2222, le Léman accueillera majestueusement la foire lacustre universelle chez l'habitant ! Venant des quatre coins du monde, des citoyens novateurs, chercheurs, inventeurs, précurseurs, seront invités à venir partager leurs inventions merveilleusement utiles, ou magnifiquement superflues, autour de la glace, l'eau et la vapeur...

Comment, ensemble, allons-nous mener cette épopée !?

ZUL est un poème qui s'écrit sur 204 ans, une plateforme populaire et sensible de recherche-crédation qui se déploie autour du Léman sur deux siècles de rives en fête ! Alors, va falloir être en forme et d'ici 2222... imaginer et fabriquer des scénographies modulables en bois frais, métal et papier, pour se raconter des histoires, activer des conversations inspirantes, observer avec émerveillement le Léman et le vivant qui l'entoure. Fabriquer et imaginer des collages, des cartographies, des spectacles, des conférences, des parcours sensoriels, des ateliers... pour explorer nos aspirations créatives, nos géographies personnelles et ressentir l'avenir comme un ami !

Oui, ZUL aime rassurer l'horizon et nous invite à trouver une autre place, auprès du lac, d'un arbre et dans l'univers pour, chemin faisant, cultiver un état d'esprit attentif et géopoétique. Pour retrouver une qualité à être ensemble, pour écouter et accueillir avec sensibilité et créativité la nature qui nous entoure et celle qui sommeille en nous. Pour fabriquer du temps présent, pour capturer des futurs peut-être déjà là, pour réactiver et partager nos héritages et nourrir nos feux sacrés intérieurs.

ZUL s'inspire de Friedrich Hundertwasser : «Lorsqu'un seul homme rêve, ce n'est qu'un rêve. Mais si beaucoup d'hommes rêvent ensemble, c'est le début d'une nouvelle réalité.» ZUL souhaite être un catalyseur de ce rêve collectif, nous invitant à construire ensemble une utopie réalisable.

ZUL par qui ? Le lac lui-même, bien sûr, mais aussi tous les chercheurs et autres arti-



Les Juxtaposeuses

sans du changement à l'âme géopoétique navigueuse et partageuse ; scientifique ; bricoleuse ; dessineuse ; plasticienne ; sculpteuse ; maquetteuse ; jardinière ; cuisinière ; botanique ; musicale ; pataphysicienne ; philosophique ; astronomique...

Tous sont les bienvenus dans la ZUL pour partager leurs connaissances, leurs talents et leurs énergies, qu'ils soient conviés ou croisés sur le chemin ou sur le quai !

In fine ?

ZUL est une mosaïque d'expressions artistiques : texte, image, musique, art vivant, film, maquette, architecture mobile... ZUL favorise la création d'un récit collectif permettant de (re)tisser des liens entre soi, les autres, le vivant le plus petit et le plus grand que soi.

ZUL est porté par un collectif d'artistes-chercheurs ouvert sur le monde qui répond à l'accélération du temps et au rétrécissement de l'espace en invitant les habitants du lac à converser et inventer autour des mutations inédites qui façonnent notre planète et nos sociétés. Ainsi, ZUL nous encourage à recréer nos propres langages, à mixer les disciplines et les points de vue, à aiguïser nos sens et à fabriquer des outils pour ensemble lever la tête d'une manière aussi plaisante et inspirante qu'épatante !

Et si l'avenir avait un futur ?



Trouvez et lisez la carte ZUL 2222 en grand format, collée sur le mur à l'extérieur de la rotonde des Bains des Pâquis !

Contactez ZUL : jerome.b@zul2222.eu

Les tatoueuses de murs



Photographie Frédérique Huet

« Les Juxtaposeuses tatouent les murs comme une caresse, en écoutant la mémoire des surfaces, du grain du papier jusqu'à la peau du béton. »

Les usagers des Bains ont pu vérifier ces dires en mai dernier en observant les deux artistes poser leur empreinte bleue et poétique sur les lieux. Munies de grandes feuilles de papier, de seaux de colle, de brosses et de chiffons, Coline Linder et Mélanie Busnel ont alors fait surgir des murs, comme par magie, une jungle extraordinaire d'où sortent des personnages énigmatiques et sensuels.

Des slogans fleurissent : « Il est l'heure de savourer l'ailleurs ». Certes, mais lequel ? « Dans le calme aussi tu peux trouver l'intensité. » Un vœu pieux, lorsque la phrase se découvre un jour d'été à la Buvette, mais qui alimente volontiers l'imaginaire.

Ces grandes fresques ont été conçues dans l'atelier breton des Juxtaposeuses qui créent à quatre mains depuis 2023. Coline est artiste plasticienne, adepte de peinture à l'huile expressive, de typographie et de poésie. Mélanie est illustratrice, amatrice de gravures anciennes, de collages et de découpages.

Ces artistes polyvalentes ont réuni leur savoir-faire et leur créativité pour installer dans l'espace public de généreuses pages oniriques qui font du bien.

FNy



Photographies Nicolas Galliot

Chronique des Bains

Grégory Truchet, alias Archibald Tonnerre, professionnel du baratin, adepte du contrepoint de la Toute Petite Compagnie, était aux Bains des Pâquis fin septembre 2024 lors du festival Poésie en ville. Il a récolté des anecdotes ordinaires et les a transformées en des contes universels. En voici six récits.

Nicolas

Il se qualifie d'anonyme. Pourtant lorsqu'il entre dans ton champ de vision tu ne vois que lui. C'est une montagne avec un sourire. Il tend ses bras pour venir à ta rencontre et c'est toute la ville qu'il embrasse. Tu ne peux pas échapper à son envergure. Il te happe. Ses deux fossettes amarrent ton regard et la discussion t'échappe instantanément. C'est une tornade d'optimisme qui balaie tout sur son passage, « pas sage » est d'ailleurs son mantra.

Ce gars a le plus grand pouvoir du monde. Certains ont l'oreille absolue, lui a le bonheur absolu. Un bonheur immédiat, entier, constant. De quel droit s'autorise-t-il à placer la légèreté au-dessus de l'adversité et des tracas du quotidien? Quoi qu'il advienne, il traverse tous les clichés de la vie comme un photographe. Dans le négatif il ne voit que le positif. C'en est presque insupportable pour ses amis, dit-il.

Cet anonyme lumineux travaille dans un grand hôtel en face des Bains des Pâquis. Tous les jours il se rend sur la jetée pour faire son sport. Sous le drapeau de l'Amour, sa seule véritable maison, il entretient sa forme. Lorsque le plongeur est ouvert, il prend de la hauteur et se jette des 10 mètres. Cet homme est une énigme. Pour comprendre la puissance de son optimisme, il n'existe qu'une seule solution : monter sur le plongeur avec Nicolas et sauter avec lui dans le vide. Durant d'infimes secondes, effectivement, la gravité n'existe plus.

Anna

Anna semble très concentrée, mais comme elle est en avance, elle accepte de faire escale avec moi et de jeter l'encre à la surface de mon cahier. Son regard est à l'image du lac, insondable. Est-ce parce qu'elle travaille aux Bains depuis plus de deux ans? Ses cheveux sont teints en vert. Est-ce parce qu'elle occupe le poste de chef salades à la Buvette?

Anna sourit et la température des Bains vient de bondir. Dans la vapeur de cette chaleureuse discussion, elle me confie qu'ici « l'atmosphère est propice à l'amour, qu'on se sent à la maison, que la rencontre est plus favorable qu'ailleurs ». C'est le territoire de l'intergénérationnel. La hiérarchie de l'âge n'existe pas. Entre l'eau et le ciel, les humains se ressemblent.

Anna a hésité à déposer son CV aux Bains des Pâquis. Son papa travaillait ici comme homme à tout faire. C'était son univers. Ils ne sont jamais venus ensemble. Il est des frontières de pudeur plus infranchissables que des murs de barbelés. Elle ne voulait pas marcher dans l'ombre de son père. Heureusement, le paternel eut la délicatesse de quitter les lieux en emportant les contours de sa silhouette. Anna écrit de nouveaux souvenirs sur les pages de béton. Son papa hésite maintenant à venir aux Bains, de peur de déranger sa fille.

Anna est une jeune femme libre. Un jour ou l'autre elle ira planter ses propres salades sur le toit du monde. Rien ne presse. Elle n'a pas peur des ombres, la confiance illumine son chemin. Pour savoir où l'on va il faut savoir d'où l'on part. Ça tombe bien, Anna est un palindrome, du grec *palindromos*, « qui revient sur ses pas ».

Arian et Victor

Ici la pluie n'arrête pas le nageur. Elle l'encourage. Venir aux Bains des Pâquis c'est diluer sa silhouette. Certains deviennent effervescents, s'ébrouent, crépitent, deviennent mous, puis remous, puis s'immobilisent dans une dernière bulle. D'autres quittent leurs vêtements comme on quitte la vie. Avec élégance ou ferveur, maladresse ou réserve. Ils entrent dans l'eau comme on entre en religion. Chaque nageur écrit sa propre rencontre avec le lac. Ici l'eau est écrivain public et la serviette de coton un buvard.

Victor et Arian sont venus écrire des souvenirs. À l'encre d'une pinte de bière, ils posent la somme de leur existence dans une parenthèse en béton. L'instant présent a le goût du houblon. L'amitié se déguste fraîche avec un col de mousse et en silence. Victor parle trois langues et Arian en parle sept mais ici on apprend la langue des cygnes. Victor et Arian sont de drôles d'oiseaux qui vivent à Berlin. Victor revient au nid une fois par mois. Cette fois-ci il a ramené Arian sous sa plume. Genève est sa maison, les Bains des Pâquis son journal intime. L'éclat de septembre donne au lac des allures de carrelage. Le ciel agence ses poutres de stratus. Il n'y a plus de murs autour de Victor et Arian. Ils font une étape avant de repartir. Un jour ou l'autre après leur tour du monde, ils reviendront boire une bière et se baigner. Ici la pluie n'arrête pas le rêveur. Elle l'encourage. Venir aux Bains des Pâquis c'est se diluer.

Véronique et Manuel

Les Bains des Pâquis est un lieu qu'on visite parfois. Selon l'humeur, on l'habite différemment. On est au cœur de la ville. Les grandes artères sont bruyantes, le poumon de la cité est un paradoxe, il baigne dans l'eau.

L'île est l'œdème pulmonaire salvateur du paysage genevois.

La poésie, c'est ce qui reste lorsqu'on a tout dit.

La poésie appartient aux Bains des Pâquis. Ici le paysage n'est pas plus magique qu'ailleurs.

C'est un promontoire pour l'imaginaire. Un plongeur pour notre monde intérieur.

Les Bains sont un point de vue, une manière de finir la journée en beauté.

Aux Bains on dépose les armes, on tombe l'armure, on se rend vulnérable à la beauté des choses.

Véronique avance dans l'âge et apprivoise cette richesse. Elle est amoureuse des mots.

Les silences révèlent les mots lus. Dans les mots tus les silences s'interprètent.

Les mots ont du contenu mais pas de contenant.

Manuel collectionne les bouteilles de whisky. Il ne garde que le contenant, plus le contenu.

Véronique et Manuel savent que les mots comme les maux enivrent.

Tout est affaire de vers et de verres.

Les mots nous trompent et les maux nous mentent.

Certains mots sont encrés.

Certains maux sont ancrés.

La poésie est une manière de se dire, de se raconter.

C'est une manière de toucher à l'essentiel.

La poésie c'est regarder le monde sous n'importe quelle météo à n'importe quelle saison.

La poésie, c'est un lieu qu'on visite parfois. Comme les Bains des Pâquis.

Céleste et Nina

Elles viennent aux Bains des Pâquis depuis l'enfance. Cette petite lame de terre est un jardin botanique. On y amène les enfants pour qu'ils fleurissent.

La photosynthèse est une affaire de lumière. Ici l'éclat de l'instant c'est du terreau pour un avenir brillant. On plante son regard dans le paysage comme deux tuteurs à géraniums. Du balcon de l'existence, on balance comme les fleurs aux immeubles. Ballottés par les aléas de la vie, les parents viennent enraciner leurs enfants dans le sable de la beauté. Ne jamais oublier la puissance de l'inutile, l'éphémère lumière du bonheur, les transmissions invisibles.

Elles viennent aux Bains des Pâquis depuis l'enfance.

Arriver de l'enfance jusqu'aux Bains ça fait une trotte. Au début la balade est facile, les parents sont les guides, on se laisse emmener. On revient à bon port après une journée de rigolade, de baignade et de jeux. Le goûter sur la plage a la saveur du bonheur. Au fur et à mesure des visites, les activités changent, la cordée de promeneurs n'est plus tout à fait la même. On ne court plus sur la jetée et il arrive même qu'on vienne s'aventurer en solitaire. On connaît désormais les refuges de l'île. Les Bains c'est aussi le vestiaire où l'on dépose le costume de l'enfance.

Elles viennent aux Bains des Pâquis depuis l'enfance.

Elles sont les meilleures, meilleures, meilleures amies du monde. Pourquoi? Parce que c'est comme ça. Elles se sont connues au skate park. Elles sont entrées ensemble aux Beaux-Arts. Elles sont passées de la planche à roulettes à la planche à dessin. Elles viennent aux Bains des Pâquis car c'est poétique, esthétique. C'est important la beauté. Ici le béton a une autre texture. Il est une toile de ciment où chacun vient peindre sa silhouette le temps d'une balade. Elles viennent ensemble tailler les crayons qui dessineront leurs plus beaux desseins.

Elles viennent aux Bains des Pâquis depuis l'enfance.

Inspirée par la surface carrelée du lac où se reflète le ciel, Céleste étudie la céramique. L'eau est un mensonge, son apparence peut être d'acier, d'écume ou de glace. Qu'elle soit transparente ou en miroir, elle invite à la réflexion. Nina se perfectionne en graphisme, les nuages peignent sur les montagnes et la ville des tableaux qui l'enchantent. Après les études, elles voyageront. La distance entre les Bains des Pâquis et leur enfance sera plus longue. Grandir c'est plonger ses racines dans le sable, s'abreuver à la source de l'amitié et laisser sur ses branches des feuilles à dessiner.

Caroline et Nathalie

Elles viennent de sortir de l'eau et maintenant elles attendent Manu. L'eau était à 12° selon les organisateurs, 13° selon le thermomètre. L'eau était froide selon tout le monde.

Elles sont ravies.

Elles attendent sous la pluie.

Elles viennent de se baigner, de se sécher, de s'habiller.

Elles sont ravies.

Au début Caroline glapissait pour entrer dans l'eau.

Nathalie a découvert la baignade en eau froide avec des amis polonais.

C'est à cause d'une femme que Manu s'est initié au plongeon dans le lac en toute saison.

Venir aux Bains des Pâquis pour se baigner c'est apprendre à se surpasser.

Les orteils, habituellement braves soldats disciplinés, désertent soudain le champ de baignade et fuient en tout sens, s'agitent, se grimpent dessus espérant échapper au contact. C'est la débandade.

Notre corps se refuse au projet. Raison et bons sens se disputent pendant que pantoises nous restons comme perdues en maillot sur la plage.

Les canards nous regardent.

En attendant il faut relever le défi.

Une brèche dans la conscience et nous voilà parties.

Notre corps ne nous appartient plus, chacune de nos cellules est animée par un itinéraire différent.

Nos gestes sont confus, imprécis, jetés.

Nos pensées ont disparu, nous sommes là, maintenant, dans un présent incroyablement puissant.

Tout a disparu. Notre vie, nos soucis, nos douleurs, nos bonheurs.

Puis tout se rassemble d'un coup.

En une brasse, nous faisons à nouveau un tout. Un tout, tout neuf.

On sort grisées, rassasiées d'une joie nouvelle, trempées d'une béatitude niaise.

Les canards nous regardent.

Textes Grégory Truchet



Michel Roggo s'apprête à déployer sa perche télescopique. Photographie Fausto Pluchinotta

Le pêcheur d'images

Dans le milieu de la photographie d'eau douce, Michel Roggo est une star incontestée. Depuis des décennies, il publie dans les revues internationales de somptueux paysages subaquatiques pêchés sur tous les continents et qui nous plongent avec délice dans une autre réalité.

FRANÇOISE NYDEGGER

À le voir à l'œuvre, le Fribourgeois a tout du pêcheur: patience à toute épreuve et matériel de circonstance. Sauf que son équipement est sophistiqué. Car ce passionné de nature a mis au point un système qui lui permet de prendre des photos sous l'eau sans se mouiller. Non pas qu'il craigne cet élément, mais il ne veut pas que sa présence trouble la quiétude ambiante. Le photographe utilise une perche télescopique où s'accroche un appareil photo, glissé dans une coque étanche, le tout relié par des câbles à des lunettes lui permettant de suivre ce qui se trame devant l'objectif et de déclencher les prises de vue à distance.

Michel Roggo a ainsi réalisé plus de 150 expéditions dans le monde entier et rapporté des images témoignant de la beauté de la vie qui palpète sous les plans d'eau douce. Mais alors qu'il devait se rendre à nouveau en Amazonie pour continuer un travail, le Covid le contraint à rester au pays. Il va donc retourner aux sources de sa passion, les lacs de montagne, marais ou rivières. Il y découvre de petites merveilles! À Genève, le Fribourgeois a déjà photogra-

phié les dessous du Rhône et des Bains des Pâquis, taquinant de loin des plantes chevelues ou quelques tanches.

Il est revenu début juin aux Bains dans l'espoir de capturer l'image du fameux silure, celui que certains nageurs prénommement affectueusement Albert. Le temps de préparer son matériel et le voilà embarqué, avec notre photographe Fausto, sur un petit bateau piloté par Hamid, gardien des lieux. S'il est un spécialiste du silure, c'est bien lui! Il connaît ses habitudes, les endroits où il aime se tenir, non loin du grand plongeur, mais aussi dans le grand bassin, côté ville. Ce matin-là, il va partir en éclaireur à plusieurs reprises pour tenter de dénicher le grand timide.

Mais le silure n'est pas d'humeur à se faire tirer le portrait. Il se tapit au plus profond de la verdure. Et lorsque Hamid finit enfin par le repérer et indique au photographe où déployer son attirail, c'est la tuile technique. Celle qui n'arrive jamais, ou presque. Le déclencheur à distance de l'appareil photo ne déclenche plus. Dommage! Mais Michel Roggo reviendra tenter l'aventure c'est sûr, étant du genre tenace. Ce n'est pas un silure des Bains des Pâquis qui lui résistera, lui qui a pêché l'image de crocodiles dans le delta de la rivière Okavango ou d'un ours brun au lac Kourile. Compris, Albert?



Mais où est passé Albert?, se demande Hamid. Photographie Michel Roggo





Je 21.08.2025 21h15
Genève-Plage
Classique:
Sérénade d'été

Ve 22.08.2025 21h15
Genève-Plage
Ciné-Concert:
Un Américain à Paris

Sa 23.08.2025 21h15
Genève-Plage
Jazz: Matt Dusk
Sinatra sous les étoiles

Festival O S R Genève Plage

A black silhouette of a diver in a streamlined suit, diving downwards from the top left towards the bottom right. The diver's arms are extended forward, and their legs are tucked back. The diver's hand is positioned near the letter 'P' in the word 'Plage'.

O Orchestre de la Suisse Romande S Genève R.ch

Partenaire de concert du 23.08



Partenaire de diffusion



Autorités subventionnantes



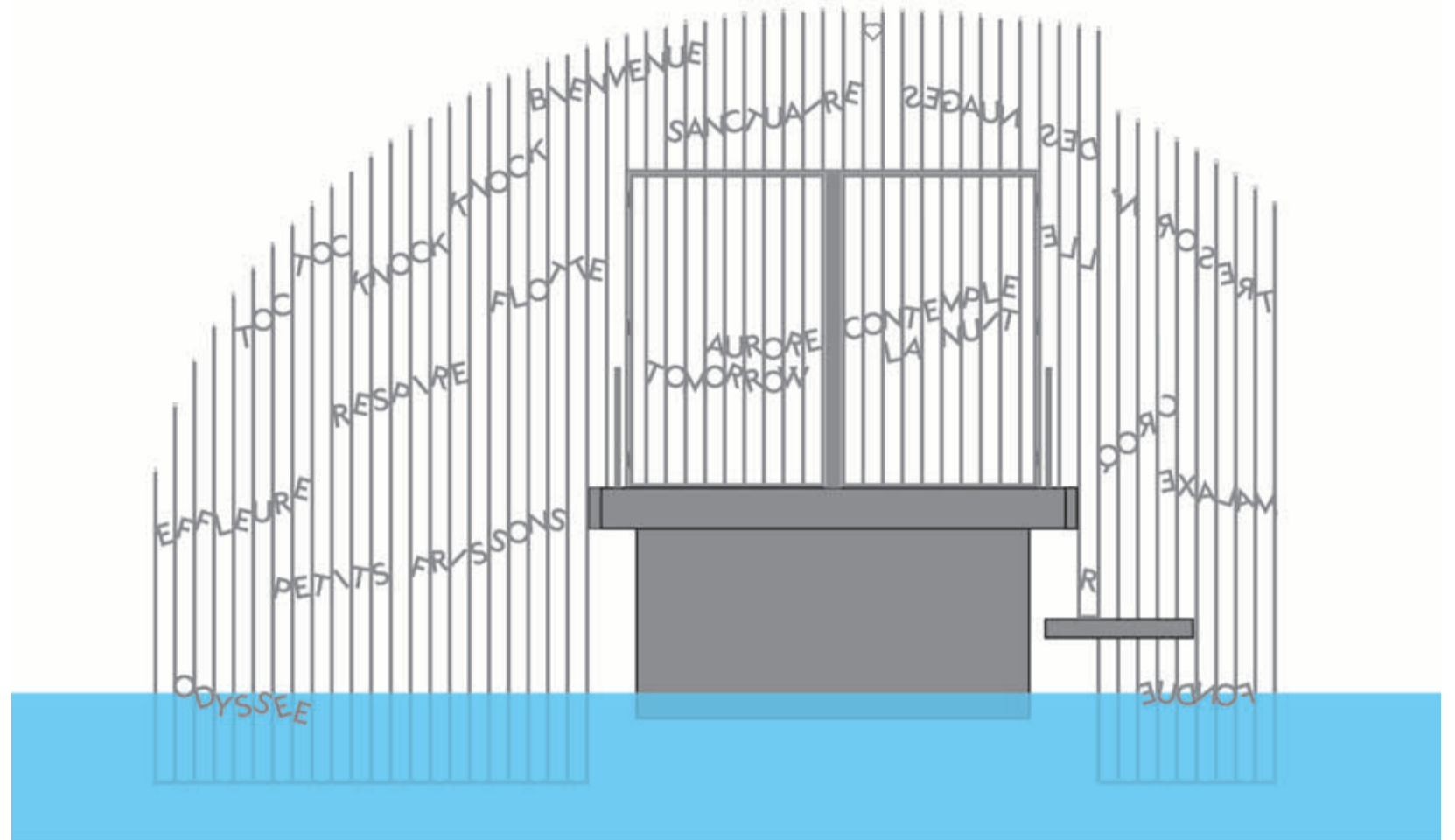
La porte de l'utopie

CHARLOTTE LAUBARD

« La porte de Guantanamo... » C'est ainsi que des membres de l'AUBP nomment l'enchevêtrement de grilles qui barre la volée d'escaliers du pont du Goléron. Une porte qui ne plaît à personne, installée là il y a déjà plus d'une quinzaine d'années pour fermer l'accès aux Bains la nuit et freiner les vellétés d'apéros sauvages et leur lot de tessons cassés dispersés sur la plage et dans l'eau. Sans parler des risques pris par celles et ceux qui, en état d'alcoolémie avancée, décident de plonger la tête première dans les eaux obscures sans prendre garde aux rochers ou aux forts courants. Or, entre minuit et l'aube, personne n'est là pour leur porter secours. Face à l'accumulation d'accidents, les grillages sont restés.

Des usager-e-s décident qu'on ne peut s'accommoder d'une telle verrue rafistolée qui tranche avec l'élégance patrimoniale des aménagements balnéaires presque centenaires. Est-ce qu'un geste artistique permettrait de s'en tirer la tête haute ? Ces personnes se tournent alors vers l'association des Nouveaux commanditaires, dont la spécialité est justement d'accompagner des citoyen-ne-s qui veulent changer une situation ou résoudre un problème en passant commande à un-e artiste.

Les discussions vont bon train. L'équation se précise : comment faire pour que la nécessité de fermer les Bains puisse se conjuguer avec l'esprit d'ouverture et de convivialité qui les caractérisent ? Et qu'un portail-œuvre d'art puisse passer les fourches caudines de la Commission des monuments, de la nature et des sites ? L'épineuse affaire est confiée à l'artiste lausannois Gilles Furtwängler. Il s'est fait connaître notamment pour ses performances, pour ses peintures et ses grandes installations composées de mots dans l'espace public. Des compositions visuelles et textuelles qui mêlent



le sublime et le trivial, la dérision et la tendresse et qui ne laissent pas indifférent. Naît ainsi le projet *Bienvenue sanctuaire*, une grande installation à la forme d'une plume surgissant de l'eau. Fabriqués du même métal zingué que les rampes des Bains, ses montants sont reliés par des mots qui les tiennent et qui semblent flotter sur la cime des montagnes à l'horizon. Des mots qui s'annoncent comme la promesse d'une respiration, d'un moment de détente, « effleure... respire... flotte... petits

frissons... ». Ou encore interrogent par leur mode d'adresse : « toc toc... trésor n'oublie jamais qu'au-dessus des nuages le soleil brille... relax... malaxe... croque... ».

Une invitation à une approche poétique du monde qui sied parfaitement aux Bains, en sont convaincu-e-s les commanditaires. La proposition réussit à séduire les commissions administratives et patrimoniales et à trouver des mécènes. Il ne reste plus qu'à la fabriquer et à l'installer. Ce sera chose faite cet automne.



La billetterie se rhabille

Les options Représentation et Re/Production du Bachelor arts visuels de la HEAD-Genève sont heureuses de pouvoir présenter une sélection de travaux d'étudiant-e-x-s pour donner suite à l'invitation de l'AUBP à intervenir sur les panneaux de l'ancienne billetterie.

Les options défendent une grande liberté des pratiques artistiques qui regroupent généralement des intérêts pour des médiums sur des supports physiques.

Pour cette première édition les options se sont associées afin d'offrir à chacun-e-x des

neuf sélectionné-e-x-s un des neuf panneaux disponibles. Ainsi les lauréat-e-x-s de l'édition été 2025 de cet appel à projet sont Philippe Stet, Julie Richard, Clara Locherer, Mélie Notari, Maya Le Bars, Noa Muiño, Pauline Basset, Leandra Volpe, et enfin l'œuvre à trois mains réalisée par Cillian Henin, Lucie Landolt et Matias Ayuda.

Les étudiant-e-x-s ont joué le jeu de la contrainte imposée par le format qui leur était proposé et, par la composition, le cadrage ou le miroir, reflètent les émotions qu'évoquent les Bains, le bord du lac, les relations entre les

usagers, la vie en dessus et en dessous de la surface de l'eau, des arrêts sur image liés à la moiteur de l'été.

L'éclectisme de leurs propositions témoigne de la singularité de leur créativité, celle-ci même qui, sur la façade de l'ancienne billetterie des Bains, comme une lisière entre l'espace urbain et la surface du lac, trouve à s'incarner.

Niels Trannois
Didier Rittener

D'une saison à l'autre

Deux fois par an, à l'instar du journal, les Bains font peau neuve. C'est une véritable petite entreprise de travaux généraux qui se met à fourmiller d'ouvriers attentifs qui dépoussièrent et rafraîchissent le site en son entier. Nous aurions aimé ne pas comptabiliser le nombre de clous, de vis ou de kilos de peinture, tant il est vrai que les chiffres donnent le tournis. C'est pourtant une réalité. Colossale. À l'image de ce que sont les Bains. Un véritable paquebot qui, outre ses deux grandes réfections semestrielles, demande un soin constant tout au long de l'année, sans répit ni repos. Les utopies ont elles aussi, et plus encore que n'importe quel projet, besoin d'un peu de coquetterie pour conserver leur pouvoir de séduction et appartenir au présent.

PHOTOGRAPHIES FAUSTO PLUCHINOTTA



Débarassage des encombrants par bateau : les Bains des Pâquis sont une petite île.



Ponçage et peinture de 80 balises en bois.



Pose des 80 balises délimitant les plans d'eau.



Contrôle et réparation, si nécessaire, de 320 claies.



Peinture de 2000 m² de murs.



Remise à l'eau d'un des deux radeaux.



Remontage du mur d'escalade.



Démontage de 14 palplanches pour les rénover et entretien des 50 autres dans l'eau.



Démontage du sauna et de la salle de repos.



Stockage des éléments du sauna et de la salle de repos.



Préparation du bassin pour le volley-ball.



Réfection des douches.



Entretien et réfection des éléments de la cabane de la Buvette avant leur stockage.



Peinture de 260 portes.



Partition matinale

Sous un ciel étoilé du mois d'août de l'an 2024, une légende est sur le point de naître. Tels Jack Sparrow et ses acolytes, la petite bande de l'agence photo Lundi13 traverse à pas feutrés le pont du Goléron menant aux Bains des Pâquis. Dans le silence et la pénombre, elle rejoint le bout de la jetée et trace à la lampe torche, sur les pierres encore humides, les contours d'un plan minutieusement préparé. Imitant la chorégraphie d'un banc de poissons, des rubans adhésifs se collent, décollent et se recollent sans fin.

À l'aube, dans une atmosphère lacustre unique, les premières lueurs du jour révèlent une scène étrange : le long des solariums, des tartines de Cenovis et de confiture s'empilent, encore à l'abri de l'œil affûté des abeilles, habituées des lieux, tandis que près du phare, des ombres s'agitent. On soigne les derniers détails d'une mystérieuse entreprise. À la fois détachés de la Cité et au cœur de la ville, les Bains concoctent une surprise dont ils ont le secret.

Derrière le Mont-Blanc, les premiers rayons du soleil apparaissent. Genève s'éveille. Surgit alors une centaine de silhouettes se faufilant furtivement entre les cabines, un café à la main.

Ces musiciennes et musiciens viennent de troquer les vêtements enfilés à la hâte au petit matin contre leur tenue de concert. Guidés par les équipes de Lundi13, ils viennent se placer en équilibre sur les rochers, tout en tenant leur précieux instrument hors de portée de l'eau qui les entoure. Un drone s'élève alors doucement dans ce décor de carte postale. Une tension flotte dans l'air, celle des grands moments. On n'entend plus que les battements d'ailes de cygnes au loin. L'instant est suspendu. Puis... Clic, clac !

Protégé par la poésie des lieux, des archets, des bois, des cuivres et des percussions se laissent immortaliser dans une lumière et une météo de rêve.

Ce matin-là, l'Orchestre de la Suisse romande, Genève et le Léman ne font plus qu'un dans cette photo désormais légendaire. Elle va notamment accompagner la prochaine tournée de l'OSR en Chine, en Corée et au Japon, portant au loin et pour longtemps cette partition musicale composée aux Bains des Pâquis.

Retrouvez les coulisses de cette aventure en vidéo sur la chaîne Youtube de l'OSR : youtube.com/watch?v=hOETy2pr_Q8&t=35s

Photographie Niels Ackermann, Lundi13



FELDSCHLÖSSCHEN

Le mythe de la croissance

Écho de « Philo aux Bains » avec Timothée Parrique.

ÉRIC VANONCINI

Dans les places financières comme au téléjournal ou dans les discussions au café du coin, on retrouve régulièrement cette même phrase : « la conjoncture est bonne », souvent suivie d'un pourcentage de croissance. Une phrase rassurante, une sorte de baromètre ou gage du bien-être de nos sociétés modernes, que l'on se répète un peu comme un mantra : tant qu'il y a de la croissance, il y a de l'espoir en somme. Peu importe finalement si l'on ne sait pas très bien ce qu'est la croissance. On voit en effet un accroissement des flux monétaires au sein de l'économie, sans trop se soucier de ce à quoi ils correspondent. Peu importe la qualité de ces flux, peu importe s'ils sont néfastes, peu importe s'ils participent à une amélioration de la qualité de vie. Un accroissement du PIB, c'est tout ce qui compte pour nous rassurer. Rowan Williams, ancien archevêque de Canterbury, résumait bien la situation en disant que nous faisons face à une « idolâtrie de la croissance ».

Et pourtant, bercés par ces chants enivrants, on oublie bien souvent une évidence implacable : dans un monde aux ressources limitées, il ne peut pas y avoir de croissance infinie. Arrive un moment où les ressources ne sont plus disponibles, où l'on ne peut pas faire davantage que l'année précédente. Cette évidence des limites de la croissance n'est pas nouvelle ; elle apparaît déjà clairement dans la conclusion du club de Rome dans son *Rap-*



Dessin Guy Mèrat

port Meadows en 1972 et revient sur le devant de la scène dans les années 2000 avec la première publication scientifique revue par les pairs en 2007. Plus récemment, elle nous est rappelée année après année lors du jour du dépassement, ce moment de l'année où l'humanité a consommé l'ensemble des ressources que la planète est capable de produire de manière durable. Faut-il alors continuer à entonner à tue-tête les chants de l'hégémonie de la croissance ou, au contraire, comme Timothée Parrique – économiste renommé et

invité de Philo aux Bains – le suggère, repenser notre modèle de société ?

Une première réponse viendrait à tenter de découpler économie et écologie. C'est la fameuse croissance verte qui postule que grâce à des innovations technologiques (voitures électriques, énergies propres, etc.) on pourra rester sur la même pente ascendante tout en préservant l'économie. Cette croissance verte n'est rien d'autre qu'une poudre de perlimpinpin : elle n'a jamais existé, si ce n'est sur des périodes courtes et de manière locale. Et même si l'on peut concevoir des réductions des émissions de carbone, l'usage des ressources naturelles ne pourrait être décorrélé de la croissance.

Au-delà des disponibilités des matériaux nécessaires à la croissance, une autre limite est trop souvent ignorée : les capacités reproductrices d'une société. Il s'agit ici de ce que l'on pourrait nommer le budget temps. Si la journée est limitée à 24 heures, on peut accroître les heures de travail en soirée et le week-end pour gagner et produire plus. Mais jusqu'à où ? *Le burn-out* omniprésent n'est-il pas le meilleur symbole de la surchauffe de nos sociétés modernes ?

Une deuxième réponse soutiendrait que la croissance est un mal nécessaire, le prix à payer pour bénéficier des bienfaits qui l'accompagnent : éradication de la pauvreté, services publics de qualité, réduction des inégalités ou encore diminution du chômage. Dans cette veine, la décroissance serait vue à l'opposé comme une forme de carence. On retrouve cette idée chez le ministre français Bruno

Le Maire : « décroissance veut dire appauvrissement des Français » ou chez Emmanuel Macron avec son argument de la société amish. Et pourtant, la croissance du PIB de nombreuses nations n'a pas empêché ces dernières années l'augmentation des inégalités et des *bullshit jobs* ou encore la diminution de la qualité des services publics ou du pouvoir d'achat.

Souvent accusée d'être rebutante, douloureuse dans les renoncements synonymes d'austérité qu'elle imposerait, inefficace et appauvrissante, anti-innovation et anti-entreprise, voire même contre-nature et totalitaire, la décroissance est sujette à de nombreux mythes. « Non, la décroissance n'est pas une récession perpétuelle, un confinement pandémique, une apologie de la pauvreté, une pulsion réactionnaire, une haine des entreprises, un refus de l'innovation, et une forme d'écodictature », nous dit Timothée Parrique. La décroissance n'est pas un but en soi mais plutôt un chemin de transition qui nous mène vers l'équilibre de la post-croissance : une économie du mieux plutôt qu'une économie du plus et du moins. Et cette transition ne peut avoir lieu qu'à travers le renforcement de nos institutions démocratiques et le désenvoûtement du chant des sirènes de la croissance.

Pour prolonger cette réflexion : Timothée Parrique, *Ralentir ou périr. L'économie de la décroissance*, Éditions du Seuil, 2022. Vous pouvez également voir la discussion en ligne : youtube.com/watch?v=eyCEvsVaszY&t=2702s

Parole aux enfants

Depuis 2021 le théâtre Am Stram Gram organise des Agoras sur les grandes questions qui animent l'enfance et la jeunesse. Lieux de joies et d'échanges où toutes les générations se mélangent, l'enfance et la jeunesse y sont considérées comme des partenaires réelles.

La prochaine Agora en mars 2026 s'intitulera « Et si les enfants avaient le droit de vote ? ». C'est une question-utopie qui permet de repenser profondément notre rapport à l'enfance. Une belle occasion de prendre la poudre d'escampette de notre organisation sociale.

Pour savoir ce que les principaux concernés en pensent, nous proposons des ateliers-philo pour enfants dès 7 ans. Ils auront lieu aux Bains les quatre premiers jeudis de juillet à 10 h.

Chaque atelier est une bulle d'une heure pour réfléchir à des questions sérieuses ou

loufoques en s'amusant. Les thèmes sur les droits des enfants seront tirés au sort. Des temps de création-bricolage seront l'occasion d'illustrer les pensées et de créer une boîte à idées « pour y placer tes idées sur les droits à la participation dans la Cité, à l'école, dans ta famille ».

Cette boîte « Paroles des Bains » restera en place aux Bains des Pâquis jusqu'en octobre et voyagera ensuite jusqu'au théâtre Am Stram Gram où elle pourra se nourrir d'autres idées. Les enfants des Bains seront invités à l'Agora les 28 et 29 mars 2026.

Muriel Maggos

Proposé par *Le Canard des enfants-philosophes* canardphilo.art

en collaboration avec le théâtre Am Stram Gram amstramgram.ch

La Traversée

« L'important, c'est de participer » disait Pierre de Coubertin en évoquant les valeurs de l'olympisme. C'est encore une autre histoire avec notre fameuse traversée de la rade à la nage. L'important, pour y participer, ce n'est pas tant de s'entraîner à la nage en eau vive, encore que cela soit indispensable. Non, l'important c'est de s'inscrire à temps ! Or, sitôt les inscriptions ouvertes, ce mercredi 7 mai à 10h, les 1200 bonnets disponibles se sont arrachés en quelques minutes. Fin des inscriptions, et grosse déception pour d'innombrables personnes. Car sans bonnet, inutile de songer à se pointer

dès 7h du matin à Genève-Plage pour tenter de se glisser incognito dans un groupe de nageurs prêts à s'élancer.

Alors le dimanche 31 août, à défaut de participer à la Traversée en crawlant de bon cœur, on ira sur la jetée des Pâquis accueillir entre flonflons et petite restauration celles et ceux qui auront avalé les 1800 mètres séparant les deux rives. Une ambiance festive pour remercier aussi les 80 bénévoles qui sont à la manœuvre depuis des mois pour que cette Traversée puisse avoir lieu dans les meilleures conditions possibles. Et avec l'appui de la météo !

Fny



Les Aubes 2025

du 14 juillet
au 17 août
de 06h à 07h

www.lesaubes.ch

LUNDI 14 JUILLET Métamorphose
expérimental, musique à programme

MARDI 15 JUILLET Ilajan – pop folk, chanson

MERCREDI 16 JUILLET Duo Diana Granda
et Nicolás Morán – musique cubaine et latino-
américaine, suivi d'une déambulation Cap Loisirs

JEUDI 17 JUILLET The Woohoo – pop folk

VENDREDI 18 JUILLET Bleu Verveine
funk, blues, jazz et afrobeat

SAMEDI 19 JUILLET Dandara Modesto
x Edwin Correia – musique brésilienne

DIMANCHE 20 JUILLET OBEN x DID
rap et musique électronique

LUNDI 21 JUILLET Chœur de Notre-Dame
de Genève – musique classique, chorale

MARDI 22 JUILLET Irikanto – pop soul

MERCREDI 23 JUILLET Ayuma
DJ tribal shamanic & trance galactic

JEUDI 24 JUILLET Tarab et les Asparas
musique d'inspiration afghane et indienne
avec danseuse

VENDREDI 25 JUILLET
Spinnler / Meyer / Faragalli Trio – jazz

SAMEDI 26 JUILLET Elmir Quartet
musique classique

DIMANCHE 27 JUILLET Karen Lugo
flamenco, musique et danse



Affiche Elorri Charriton

LUNDI 28 JUILLET Manon Mullener 5tet
jazz, latin-jazz

MARDI 29 JUILLET Trio Leonis
musique de chambre, classique

MERCREDI 30 JUILLET Tropical Airline
jazz créole, latin jazz

JEUDI 31 JUILLET Trio piano-voix-violon
musique classique

VENDREDI 1^{er} AOÛT Fr13dr1ch VOn T.
one-man-band-drums'n'loops-electro-youtze

SAMEDI 2 AOÛT Tom Lardat
solo piano classique, métal progressif

DIMANCHE 3 AOÛT Sebastian Volco Trio
modern jazz psychédélique tango

LUNDI 4 AOÛT Les Heures – trio à vents

MARDI 5 AOÛT Post TeneBrass Band – fanfare

MERCREDI 6 AOÛT Coline Linder en trio
avec Sébastien Chevillard et Guillaume Lager
world, chanson à textes, blues

JEUDI 7 AOÛT Gofefo Konaté Band
musique traditionnelle du Burkina-Faso (sambla)
et musiques actuelles (dub, afro, funk)

VENDREDI 8 AOÛT Retour vers le lac bleu
Yuka Okazaki et Henri Carballido
musique instrumentale, électro acoustique,
crossover trip hop, classique

SAMEDI 9 AOÛT The Woodgies – indie folk pop

DIMANCHE 10 AOÛT Roy Amotz
musique classique, solo flûte traversière

LUNDI 11 AOÛT Cem Tem – hip hop alternatif

MARDI 12 AOÛT Amor y Pasión
musique classique, duo harpe et violoncelle

MERCREDI 13 AOÛT Grand Pianoramax
acid-jazz, neo-soul

JEUDI 14 AOÛT Marcia
jazz, musique brésilienne

VENDREDI 15 AOÛT Rim Battal & Lola Malique
concert poétique

SAMEDI 16 AOÛT
Trois compagnies de danse contemporaine
1^{re} partie : Cie Synergie
2^e partie : CFP Arts, CFC danse contemporaine
3^e partie : Tensei

DIMANCHE 17 AOÛT Grand Théâtre
musique classique

Léman sacré

Cette exposition balaie plus de 2000 ans d'histoire du sacré autour du Léman. C'est le début d'une longue enquête dans les musées, les bibliothèques et les archives. Également dans les églises et les temples des communes qui bordent le lac, en Suisse et en France. Nous sommes partis à la recherche de vitraux, de statues, de fresques et autres indices attestant de pratiques religieuses. Toutes les pistes

ont été explorées, de multiples témoignages et articles de presse consultés et décryptés. Il ne s'agit pas ici de mythes ou de légendes, mais de réalités tangibles attestées par des documents, des lieux ou des objets historiques que nous avons mis au jour. Tous représentent les questionnements fondamentaux de l'être humain : d'où venons-nous, qui sommes-nous, où allons-nous ?

Exposition du 25 juin au 31 août
Vernissage vendredi 27 juin à 11h



Marcel Bolomey,
L'embarcadere
des Pâquis,
1936.

Verts d'eaux. Plantes aquatiques d'ici et d'ailleurs



Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1871,
première édition illustrée.

Toute espèce végétale vivant constamment ou temporairement dans l'eau ou dans un milieu humide peut être considérée comme une plante aquatique. Les algues sont incluses, même si elles ne sont pas des plantes au sens strict. L'eau peut être salée ou douce, courante (mer, lac, cours d'eau) ou stagnante (mangrove, marais, étang). La plante peut être fixée ou dérivante, complètement ou partiellement immergée, microscopique ou visible à l'œil nu. Elle peut appartenir aux groupes des algues, des mousses, des fougères ou encore des plantes à fleurs. La profondeur de l'eau (baisse de la luminosité), les variations de son niveau, la richesse en nutriments (eutrophisation), l'acidité, le type de sol et les courants influencent fortement le développement et la propagation des espèces. Les botanistes divisent les plantes aquatiques en deux groupes : les macrophytes et les microphytes. Les premiers comprennent les plantes à fleurs, les fougères, les mousses ainsi que les algues visibles à l'œil nu. Les seconds rassemblent les algues microscopiques.

L'exposition est une coproduction de la Fondation Martin Bodmer, des Conservatoire et Jardin botaniques de Genève et de l'AUBP.

Exposition du 30 juin au 31 août
Vernissage jeudi 3 juillet à 18h30

PLAGE

Prix d'entrée : 2.- pour les adultes, dès 16 ans
1.- pour les enfants, AVS et AI
Gratuité pour les enfants en-dessous de 6 ans
Abonnement pour toute la saison :
50.- pour les adultes
30.- pour AVS, AI, étudiants (jusqu'à 25 ans)
20.- pour les juniors
Tél. 022 732 29 74
Les plongeurs et la tyrolienne sont ouverts
tous les jours de 14h à 18h
Paddle dernière location à 18h, retour à 19h

LA BUVETTE DES BAINS

Dès 7h, petit-déjeuner.
Dès 11h30, un excellent plat du jour.
Fondues au crémant toute l'année.
Horaires : de 7h à 22h30. Tél. 022 738 16 16
buvettesdesbains.com

MASSAGES

Des masseurs et masseuses professionnelles proposent différents types de massages, de détente, sportifs ou musculaires, réflexologie, drainages lymphatiques ou encore shiatsu.
Tarif : séance de 50 minutes à 80.-
Horaire : de 8h à 21h tous les jours
Réservation sur place ou par téléphone au 022 731 41 34 (lun, mer, ven) de 9h à 12h
Réservation en ligne recommandée :
www.massagesbainsdespaquis.ch

HAMMAM

L'été, ouvert le matin de 9h à 13h
Réouverture complète des installations d'hiver mi-septembre

TAÏ-CHI Les dimanches

Juin à septembre : de 9h15 à 10h15
Octobre à mai : de 10h à 11h

YOGA Les samedis

Juin à septembre : de 9h à 10h
Octobre à mai : de 10h à 11h

DU 25 JUIN AU 31 AOÛT

EXPOSITION « LÉMAN SACRÉ »
vernissage vendredi 27 juin à 11h
► voir page ci-contre

DU 30 JUIN AU 31 AOÛT

EXPOSITION « VERTS D'EAUX »
vernissage jeudi 3 juillet à 18h30
► voir page ci-contre

LES JEUDIS 3, 10, 17 ET 24 JUILLET

ATELIER-PHILO POUR ENFANTS dès 7 ans
de 10h à 11h ► voir page 37

SAMEDI 5 JUILLET

CONCOURS DE DODS, plongeurs cassés, DJ
de 15h à 18h

SAMEDI 12 JUILLET

TOURNOI DE PING-PONG de 14h à 18h

SAMEDI 12 JUILLET

TOURNOI DE WATER-VOLLEY à 14h, DJ

DIMANCHE 13 JUILLET

ENTRAÎNEMENT pour la Traversée, à 9h

DU 14 JUILLET AU 17 AOÛT

LES AUBES ► voir page ci-contre
Chaque matin à 6h00 par tous les temps

LES MARDIS 22, 29 JUILLET, 5, 12, 19 ET 26 AOÛT

ATELIER « DESSIN NOMADE » de 9h à 10h30
rendez-vous à la rotonde dès 8h45



JULIETTE HAENNI

VENDREDI 1^{er} AOÛT

FÊTE NATIONALE
tournoi de jass à 8h, pêche aux canards à 14h,
course au mur de grimpe à 15h,
lancer de la pierre à 16h, fanfare

SAMEDI 9 AOÛT

TOURNOI DE BACKGAMMON à 14h30

JEUDI 14 AOÛT

ISABELLE BRAMBILLA Cie Sud,
spectacle de danse, à 18h30

SAMEDI 16 AOÛT

TOURNOI DE PING-PONG à 14h

DIMANCHE 17 AOÛT

NATATION SYNCHRONISÉE à 11h, 15h et 17h
bassin du plongeur

DIMANCHE 17 AOÛT

COURSE AUTOUR DU PHARE
inscription dès 10h, première course à 14h
épreuves juniors, élite et la populaire

VENDREDI 29 AOÛT

PERFECTLY MAMBO danse, à 18h30
(durée 1h30)

DIMANCHE 31 AOÛT

LA TRAVERSÉE ► voir page 37

DIMANCHE 7 SEPTEMBRE

DÉFILÉ MAILLOTS DE BAIN « ANNÉES 20 »
à 10h, musique

DIMANCHE 14 SEPTEMBRE

TOURNOI DE PÉTANQUE tripléte mixte à 10h

SAMEDI 27 SEPTEMBRE

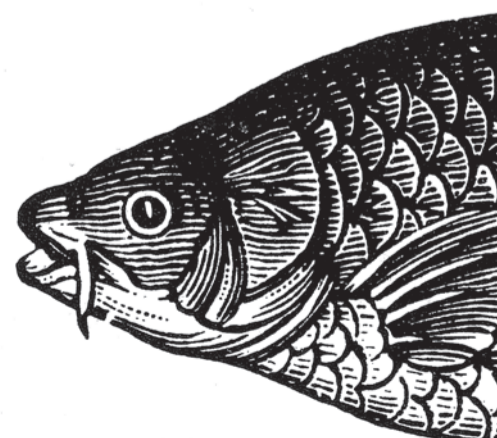
REPRISE DES APÉROS POÉTIQUES à 11h

(RE)CONNECTING EARTH
ATELIERS DUCHAMP avec l'association art-werk
pour les enfants de 6 à 12 ans

Une invitation à porter un autre regard sur le monde vivant autour du lac, guidé par l'art contemporain. À partir d'œuvres d'artistes, les enfants sont amenés à observer, imaginer et créer, en se reconnectant à la nature avec curiosité et sensibilité. Dessins, jeux d'écoute et explorations poétiques leur permettent de découvrir la biodiversité sous un nouveau jour, entre plantes aquatiques, oiseaux du lac et glaciers en transformation.

les mercredis 2 et 9 juillet
les vendredis 4 et 11 juillet
les mercredis 6 et 13 août
les vendredis 8 et 15 août
de 9h à 11h30 dans la cabane
inscription recommandée à contact@art-werk.ch

POUR TOUTE INFORMATION
www.bainsdespaquis.ch

**JOURNAL DES BAINS**

Le journal de l'AUBP
Association d'usagers-ers-x des Bains des Pâquis
Quai du Mont-Blanc 30, 1201 Genève
tél. 022 732 29 74
www.bainsdespaquis.ch

Rédactrice responsable Françoise Nydegger
journal-des-bains@aubp.ch

Rédaction Florencio Artigot, Fanny Briand,
Armand Brulhart, Philippe Constantin,
Joseph Incardona, Eden Levi Am, Guy Mérat,
Gilles Mulhauser, Françoise Nydegger,
Fausto Pluchinotta, Bertrand Theubet

Conception graphique
Pierre Lipschutz, promenade.ch

Ont collaboré à ce numéro
Anzal, Jean-Luc Babel, Matthieu Berthod,
Stéphane Blok, Laurence Bonvin, Jérôme Bouvet,
Federica Bozzini, Elorri Charriton, Ambre
Domergue, Nicolas Galliot, Lionel Gauthier,
Juliette Haenni, Ambroise Héritier, Gérald
Herrmann, Antonio Hodgers, Frédérique Huet,
Carmen Jaquier, Sara Kasmé, Jehan Khodli,
Charlotte Laubard, Aloys Lolo, Ulises Lozano,
Muriel Maggos, Cédric Marendaz, Fiona Michelet,
Katia Orlandi, Frédéric Ottesen, Line Parmentier,
Michael Perruchoud, Isabelle Racine, Didier
Rittener, Michel Roggo, Izet Sheshivari, Bertrand
Tappolet, Niels Trannois, Grégory Truchet, Éric
Vanoncini, Vincent Verhaeghe, Buster Yañez

Publicité
Philippe Constantin journal-des-bains@aubp.ch
Impression
DZB Centre d'impression Berne

Tirage : 5000 exemplaires

© 2025, les auteurs et l'AUBP
ISSN 1664-3003

Prochaine parution : hiver 2025-2026

Toutes les éditions du *Journal des Bains*
sont disponibles en pdf sur aubp.ch

Lost in translation



Opéra

Tannhäuser

Richard Wagner
21 septembre au 4 octobre 2025

Pelléas & Mélisande

Claude Debussy
26 octobre au 4 novembre 2025

Un Américain à Paris

George et Ira Gershwin
13 au 31 décembre 2025

L'Italienne à Alger

Gioacchino Rossini
23 janvier au 5 février 2026

Castor & Pollux

Jean-Philippe Rameau
19 au 29 mars 2026

Madame Butterfly

Giacomo Puccini
23 avril au 3 mai 2026

200 Motels

Frank Zappa
18 au 28 juin 2026

Ballet

1000&1BPM _ Odyssée

Yasmine Hugonnet
28 août au 2 septembre 2025

Bal impérial – Boléro

Sidi Larbi Cherkaoui
et Damien Jalet
19 au 25 novembre 2025

Svatbata

Marcos Morau
19 au 23 mai 2026

Concert

Les Chants de Noël

3 et 4 décembre 2025

La Plage

Abacadabra

24 septembre au 19 novembre 2025

Graals

Henri Purcell et Kevin Juillerat
9 au 12 novembre 2025

L'Empereur d'Atlantis

précédé d'**En Vertu de...**
Viktor Ullmann et Eugene Birman
14 et 15 mars 2026

Récital

Joyce DiDonato

11 octobre 2025

Stéphane Degout

7 décembre 2025

Peter Mattei

4 février 2026

Elsa Dreisig

27 mars 2026



Abo libre
6 spectacles
dès CHF 206.-
CHF 115.- (-26ans)

IMAGE: TRENT PARKE

Saison
25—26

GTG.CH